

DANS LA CHAMBRE

DE

NAPOLÉON MOURANT

DU MÊME AUTEUR

NAPOLÉON PRISONNIER (*Memoires d'un médecin de l'empereur à Sainte-Hélène*) (Flammarion, édit) ... 1 vol.

SAINTÉ HÉLÈNE : LES DERNIERS JOURS DE L'EMPEREUR
(Flammarion, édit.) 1 vol.

En préparation :

CHOSLS ET FIGURES DE SAINTÉ-HÉLÈNE.

PAUL FRÉMEAUX

Dans la chambre
de
Napoléon mourant
Journal inédit de

HUDSON LOWE

GOUVERNEUR DE SAINTE-HÉLÈNE

SUR L'AGONIE ET LA MORT DE L'EMPEREUR

Deuxième édition



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

JUSTIFICATION DU TIRAGE:

PRÉFACE

En 1899, je venais de trouver, à Londres, les papiers du chirurgien John Stokoe, l'un des trois médecins anglais qui, tour à tour, à Sainte-Hélène, donnèrent des soins à Napoléon captif et malade ; j'allai porter un commentaire de ces papiers à une grande maison d'édition de Paris, où tout ce qui regarde les mémoires et l'époque impériale est d'ordinaire bien accueilli. On le refusa : Sainte-Hélène, me dit-on, ne présentait aucun intérêt... pas le moindre !

L'année suivante, cependant, lord Rosebery publiait avec succès *La Dernière Phase*. Moi-même, en 1901, après plusieurs déconvenues encore, il est vrai, je parvenais à placer mon manuscrit, sous le titre de *Napoléon Prison-*

nier En 1906, M Philippe Gonnard s'occupait de Sainte-Hélène dans une longue étude *Les Origines de la Légende Napoléonienne* En 1908, j'osais, récidiviste, faire paraître *Sainte-Hélène Les Derniers jours de l'Empereur*, et je n'expérimentais pas l'indifférence des lecteurs, au contraire Et voilà qu'un maître historien, M Frédéric Masson, abordait aussi le sujet sans valeur et lui consacrait ses deux importants volumes *Autour de Sainte-Hélène* !

L'énumération n'est pas complète on réimprime, en brochures populaires, qui se vendent à des milliers et des milliers d'exemplaires, toutes les vieilles chroniques de Sainte-Hélène le *Memorial de Las Cases*, le *Napoleon en Exil* d'O'Meara, *Les Derniers Moments* d'Automarchi .

La clairvoyance manque, en vérité, à certains éditeurs à l'heure actuelle, Sainte-Hélène est une des périodes napoléoniennes qui excitent le plus d'intérêt

Pourquoi cette faveur ? Elle a de quoi surprendre, à première vue, de la part d'un public qui aime si évidemment, dans l'histoire de l'Empereur, le spectacle de la force heureuse et de la toute puissance, des victoires et des apothéoses. Un tel public, il semble, devrait éprouver peu de goût, et même de la répugnance, à considérer son héros découronné et misérable.

Sans doute. Mais d'abord les années de Sainte-Hélène sont-elles plus tristes que celles-ci : 1812, 1813, 1814 et 1815, sur lesquelles on a publié tant de livres ? L'exil de Napoléon est-il plus douloureux que la retraite de Russie, que Leipzig, que Fontainebleau, que Waterloo ? Assurément non. Il ne l'est même pas autant. Le malheur définitif serre moins le cœur que le malheur en suspens, en progrès ; la ruine accomplie est moins poignante que la chute.

Il ne faut pas croire, ensuite, que Sainte-Hélène n'offre rien de grand. Sans armée, sans cour, sans palais, Napoléon continue à faire là

figure impériale. Ses geôliers ont beau lui dénier le titre de souverain, l'appeler *le Général Bonaparte*; le glorieux captif les domine de son passé, leur en impose et les trouble en secret. Hudson Lowe, auquel il refuse audience, souffre cruellement dans son amour-propre de voir d'autres Anglais, comme l'amiral Malcolm, reçus à Longwood. A plusieurs reprises, il exige que Napoléon, souvent invisible, se montre plus fréquemment à ses gardes. Napoléon n'y veut pas consentir, et le gouverneur, qui décachète les lettres de l'Empereur, n'ose jamais en venir à cette extrémité d'enfoncer sa porte.

Il y a encore quelque chose à dire en faveur de Sainte-Hélène. Tous ceux que Napoléon intéresse surtout dans son caractère privé, qui sont curieux de ses manières d'être, de ses gestes familiers et de sa conversation, doivent le suivre au lieu de son exil. Nulle part, on n'a la facilité de l'approcher d'aussi près. Conquérant qui traverse au galop la fumée des batailles, ou César

immobile que drape le manteau brodé d'abeilles, ailleurs il reste distant, ou peu accessible. Mais sous le morne et pauvre toit de Longwood, grâce aux abondantes chroniques de Las Cases, de Montholon, de Gourgaud, d'O'Meara et d'Antommarchi, nous pénétrons dans sa complète intimité, à toute heure nous sommes admis dans son salon, dans son cabinet de travail et dans sa chambre. Nous l'entendons — et si bien, qu'en même temps que sa parole, il nous semble entendre le son de sa voix — raconter et commenter sa vie à son entourage, expliquer ses guerres, sa diplomatie et son administration, discuter religion et littérature, lire des tragédies. Nous le voyons, malgré son immense ennui et son supplice, presque toujours calme et souvent d'humeur enjouée. Il se révèle bon, bienveillant, singulièrement patient avec ses compagnons et ses serviteurs, qui lui donnent peu de consolations, le fatiguent de leurs querelles. A d'autres époques on admire l'Empereur; ici, — c'est diffé-

rent et c'est peut-être mieux — on apprend à aimer l'homme, car il commande la sympathie.

L'histoire de Sainte-Hélène mérite donc l'attention qu'elle excite. Je m'en suis, pour ma part, déjà occupé dans deux volumes. Le premier, *Napoleon prisonnier*, ne traite guère que d'un épisode. Le second embrasse les six années de la Captivité, mais voulant y faire sentir — ce à quoi j'ai bien peur de n'avoir pas réussi, du reste — l'intense mélancolie et le tragique du sujet, j'ai dû me borner à un récit fort sobre. De peur de disperser l'intérêt, il m'a fallu négliger une multitude de détails. Je me propose de les placer dans un livre prochain, qui s'intitulera, *Ghoses et Figures de Sainte-Hélène*, et qui sera comme un complément des *Derniers jours de l'Empereur*. En attendant, un document inédit, dont j'ai pris récemment copie dans des archives anglaises, m'engage à revenir dès à présent sur la maladie et la mort de Napoléon.

Le document en question est un journal de M. J.

son Lowe. Il fait partie d'une collection de papiers laissée par le gouverneur et conservée au British Museum : *Additionnal mss. t. 15729 et t. 20107 à 20240*. Sous le titre de *Substance of information obtained respecting Général Bonaparte's indisposition since the day on which an English medical officer, Dr Arnott, was called upon to visit him (1 april — 5 may 1821)*, il forme la matière principale du tome 20157. Envoyé par fragments, au moment de sa rédaction, au ministre des Colonies, lord Bathurst, il se trouve aussi au Public Record Office de Londres (*Colonial office records, Saint Helena, t. 32*).

On sera peut-être surpris qu'il n'ait pas été publié plus tôt. Deux historiens au moins, qui en citent de courts passages, l'ont feuilleté : William Forsyth, le biographe d'Hudson Lowe, et M. John Holland Rose. Mais la nature du récit, et la manière dont il est écrit, sont pour décourager un examen superficiel. Des pages qui relatent les

une hépatite politique. — Sans doute ! fit ironiquement Stokoe. Ils ne veulent pas qu'il soit malade ; *ils ne croiront à sa maladie que lorsqu'ils le trouveront mort dans son lit !* »

Cette prédiction, le journal que je publie aujourd'hui le montre, se réalisa presque à la lettre.

Hudson Lowe commence à tenir ses notes le 1^{er} avril 1821, quand un autre chirurgien, le docteur Arnott, qui a sa confiance, et qui lui fera, pense-t-il, des rapports plus exacts que ceux de Stokoe, est demandé à son tour à Longwood. A ce moment, Napoléon est à trente-cinq jours de sa fin ; mais le gouverneur envisage légèrement son état. Il prévoit que l'Empereur va encore se plaindre sans raison du foie. Pourquoi sans raison ? Les affections du foie régnaient à Sainte-Hélène ; je l'ai démontré ailleurs par des citations nombreuses ; je le démontre d'abondance dans ce volume par le témoignage d'un familier même d'Hudson Lowe, le médecin priu-

cipal Baxter, dont un descendant, le Dr Silk, de Londres, possède les papiers et m'a obligamment autorisé à en publier quelques pages d'allure confidentielle. Elles ne laisseront aucun doute sur la fréquence de l'hépatite à l'île de la Captivité. Napoléon pouvait fort bien en être atteint. Et, de fait, il en a souffert ; j'ai avancé cette opinion dans mon premier livre ; je l'ai abandonnée dans le second, par excès de scrupule ; je la reprends dans celui-ci, sur le conseil de quatre médecins de mes amis, les docteurs Louis Bourg, Paul Meunier, Jean Laumonier et Louis Forestier, auxquels j'ai soumis les pièces que l'on trouvera en appendice.

Toutefois, au mois d'avril 1821, ce n'est pas, il est vrai, le mal du foie qui vient de terrasser Napoléon ; c'est un mal insoupçonné : un cancer, qui lui ronge, lui a ravagé presque tout l'estomac. L'Empereur se meurt. Et devant son agonie — ceci constitue le pathétique, le côté émouvant du journal d'Hudson Lowe — le scepti-

cisme anglais persiste un long moment, indécent, monstrueux.

Parce que Napoléon a maintenant les yeux sensibles au point de ne plus supporter la lumière des lampes et des bougies, le docteur Arnott est introduit, à sa visite de début, un soir, dans une chambre non éclairée. L'idée le hante aussitôt d'une supercherie, d'une substitution de personne : « Je n'ai pu, rapporte-t-il au gouverneur, je n'ai pu voir le général Bonaparte, tellement il faisait noir, mais je l'ai palpe, *lui ou un autre.* » Les jours suivants, il se convainc qu'il a bien affaire à Napoléon, mais il trouve que ses serviteurs, et particulièrement Antommarchi, le médecin français de Longwood, exagèrent la gravité de son état. Il émet l'avis, le 6 avril, que le cas n'est nullement sérieux. Le 9, pourtant, un incident lui donne à réfléchir. Antommarchi, peu zélé dans ses fonctions, a perdu la confiance de l'Empereur ; il encourt de justes reproches, s'en offense, et fait une démarche auprès d'Hud-

son pour quitter Sainte-Hélène. On le questionne sur le malade : « Napoléon, répond-il, souffre du foie, souffre du cœur, souffre des intestins, souffre de partout ; sa constitution est entièrement ruinée. » On ne peut guère douter que la déclaration ne soit sincère, dans les circonstances où elle se produit. Arnott s'obstine alors à vouloir que tous les symptômes indiquent une simple affection morale : de l'hypocondrie. Selon lui, aucun organe vital n'est atteint chez l'homme dont une autopsie prochaine montrera l'estomac complètement détruit, devenu un vaste ulcère, une poche de gangrène et de bouillie noire. Le 17, il dit de Napoléon à Hudson Lowe : « Je suis persuadé que si un vaisseau de ligne arrivait demain d'Angleterre pour l'emmener d'ici, cela le guérirait, le remettrait à l'instant sur pied. » Pauvre empereur ! Toutes les flottes de l'Europe pourraient à présent venir le chercher à Sainte-Hélène, emplir la rade de Jamestown et l'appeler de mille salves joyeuses et triom-

phales, qu'il ne se lèverait pas du petit lit de fer ou il agonise sous le misérable toit de Longwood Il est trop tard !

Le 23 — on n'est plus qu'à treize jours de la mort — Arnott répète avec conviction qu'il ne s'agit que d'un cas d'hypocondrie Il admet cependant, maintenant, que « la guérison sera longue, parce que lui, médecin, ne peut donner au général Bonaparte ce qui le rétablirait » Et comme Hudson Lowe, intrigué, demande le genre et le nom du remède « La liberté », répond Arnott

Après tout, il y a bien quelque clarté dans l'aveuglement du docteur anglais, quelque raison dans cette déraison Napoléon a enduré assez longtemps le traitement de Sainte-Hélène, il y succombe aussi Le cancer le tue, mais le dégoût et le chagrin secondent l'œuvre du cancer et le précipitent L'empereur ne veut plus vivre Presque à chaque page du journal d'Hudson Lowe, nous lisons qu'il refuse les remèdes, ses serviteurs ne parviennent qu'à force de prières

à lui faire accepter de rares aliments ; le 30 avril, il arrache de son flanc blessé, de son côté en feu un cataplasme qu'on lui applique.

Lorsqu'il expire, le 5 mai, ce n'est pas, on en a la vive impression, l'ordinaire, le simple décès d'un malade ; c'est encore, hélas ! c'est en même temps le départ prématuré d'une âme trop haute pour supporter le manque d'espace et le manque de respect, le cabanon et les geôliers imbéciles, — la fin du lion captif, las des chaînes et des outrages.

P. F.

I

LA MALADIE DE NAPOLEON

Lord Rosebery en fait la remarque dans *La Dernière Phase*, il est étrange d'avoir à constater que la mort de Napoléon, quoique précédée de l'avertissement d'une longue maladie, fut comme une mort inattendue.

Inattendue non seulement en Europe, où l'on n'obtenait que de rares et vagues nouvelles du grand exilé, mais à Sainte-Hélène même, où l'on ne pouvait manquer, semblerait-il, d'être mieux informé. L'île est une terre minuscule ; quinze cents soldats ou fonctionnaires, troupe presque égale à sa population d'habitude, s'y trouvaient uniquement pour l'Empereur, n'y avaient d'autre occupation que de tenir les yeux constamment fixés sur lui. Comment l'attention de tant d'Argus put-elle se laisser surprendre ?

Napoléon, il faut le répéter, n'a pas succombé à une de ces attaques soudaines, foudroyantes

qui, d'un homme en bonne santé, font en quelques jours un cadavre. Il a l'anguin pendant des années. Bien plus, son mal et ses souffrances furent à maintes reprises portés à la connaissance du gouverneur Hudson Lowe. Malheureusement, il n'y a, le proverbe dit vrai, pire sourd que celui qui refuse d'entendre. C'était une des maximes politiques de Sainte-Hélène que *le general Bonaparte* ne devait pas être malade, de peur que son état ne vint à exciter la compassion, et qu'on ne se vît contraint, par respect humain, d'adoucir sa captivité, de lui donner une prison moins épouvantable. Pour cette raison, tous les avis restèrent vains.

Il n'y en aurait eu aucun, qu'il était encore aisé de prévoir que le sort fut à Napoléon aboutirait, un peu plus tôt, un peu plus tard, au dénouement du 5 mai 1821. Si aisé, que l'on a parfois accusé les géôliers de l'Empereur d'avoir calculé, à quelques mois près, la date de sa mort. C'est aller trop loin. Mais — là est leur

responsabilité — ils ne s'inquiétèrent pas, jamais ils ne voulurent s'inquiéter de savoir s'il pouvait vivre à Sainte-Hélène.

Napoléon ne le pouvait pas.

L'occupation incessante du corps et de l'esprit lui était aussi nécessaire que l'air et les aliments. Sans doute, pour le corps, ce besoin d'activité avait diminué avec l'âge — avec la quarantaine passée, la cinquantaine proche. Néanmoins, l'homme qui, tout récemment, au sortir des terribles épreuves de Russie, demeurait un général si alerte dans les campagnes d'Allemagne et de France ; qui, après le court repos de l'île d'Elbe, faisait, selon son expression, voler ses aigles de clocher en clocher, du golfe Juan jusqu'à Paris, puis se portait avec une si merveilleuse rapidité à Ligny et à Waterloo — cet homme devait éprouver une intolérable impression de confinement, et comme d'étouffement, sur quelques lieues carrées de rocher.

Sainte-Hélène mesure dix-sept kilomètres de

longueur, onze de largeur Son caractère montagneux la rétrécit encore, pour ainsi dire Elle est encombrée de croupes, de crêtes et de pics qui, en outre de la place excessive qu'ils occupent, jouent le rôle fâcheux d'arrêter au passage toutes les nuées que charrie un vent humide de l'océan, l'alize du sud-est De sorte qu'un ciel bas pèse presque toujours sur la petite terre, que déjà la mer assiège

Voilà le champ qui restait à l'activité physique de Napoléon

Son activité mentale ne se trouvait pas moins à l'étroit Rien ne s'offrait à elle que des essais de mémoires, rendus difficiles par l'absence de documents, que la lecture des livres d'une bibliothèque fort restreinte ou de monotones causeries Le travailleur prodigieux, le chef d'Etat infatigable qui dirigeait avec tant d'aise les affaires de dix royaumes et de cent peuples, n'avait plus à gouverner d'autre empire que la pauvre maison de Longwood, d'autres sujets

qu'une poignée de compagnons et de serveurs.

Assurément, on ne pouvait attendre de l'Angleterre qu'elle donnât à son prisonnier, pour l'occuper, même une province à administrer. Mais devait-elle lui assigner une résidence si lugubre, à ce point dépourvue de ressources contre la tristesse et l'ennui ! Sainte-Hélène n'est qu'un rocher perdu au milieu de l'Atlantique austral, à des distances énormes de tout continent ; son aspect est aride et morne ; quatre mille cinq cents âmes à peine, la garnison comprise, y végétaient. Et l'on avait relégué l'Empereur à la pointe la plus sauvage de l'île, sur un plateau isolé, dénudé, haut de dix-huit cents pieds. Il vivait là, bien qu'aux tropiques, dans des brouillards et une pluie presque continuels. Son habitation était une ancienne ferme, une réunion de masures aux murs de torchis, aux toits en partie de carton bitumé, aux planchers disjoints, pourris, sous lesquels galopaient des légions de rats. Sept

pièces, les meilleures d'une vingtaine, et cependant petites, obscures et basses, composaient, garnies d'un mobilier de rebut, l'appartement du récent maître de tant de palais

Dans un tel gîte et dans un tel site, rien ne venait distraire Napoléon de son malheur Il y pensait sans répit Si les souffrances de l'âme se mesurent à l'intelligence, que ne souffrait-il pas ?

Qu'on ajoute à l'absence d'espace pour son activité physique, de diversion pour son supplice mental, ces avanies on refusait à l'Empereur la qualité de souverain, on l'appelait *le général Bonaparte*, par dérision, comme celle d'un condamné de droit commun, on ouvrit sa correspondance, toutes sortes d'entraves étaient mises à ses mouvements, à ses promenades déjà si limitées

Comment sa santé ne se serait-elle pas ressentie d'un pareil traitement ?

Elle commença à décliner dès 1816, après un an à peine de captivité Napoléon fut pris de

rhumatismes, de maux de tête et de maux de gorge; son sang, d'un cours toujours si lent, circula moins vite encore; ses jambes enflèrent. Le 10 novembre, le médecin de l'Empereur à cette époque, le chirurgien de la marine anglaise O'Meara, adressait à Hudson Lowe un rapport où il disait: « Ces troubles constitutionnels proviennent certainement du genre de vie qu'il a adopté. Il n'est monté qu'une seule fois à cheval depuis six mois, et maintenant, il ne sort presque jamais en voiture, ne fait même plus le tour de son jardin. Il reste enfermé des jours entiers dans sa chambre. Ses occupations sont toutes sédentaires: il lit et écrit dans une pièce continuellement close, où l'air ne se renouvelle pas. Il y a lieu de tenir compte aussi de la dépression morale où il paraît être... »

Bref, O'Meara appréhendait une maladie grave à courte échéance: il en avertissait le gouverneur et pressait Napoléon de rompre avec ses habitudes de réclusion. Mais l'Empereur se plai-

gnait avec raison de n'avoir de réelle liberté pour ses promenades qu'autour de sa maison, qu'à l'intérieur d'une enceinte de six kilomètres environ, *la limite de 4 milles*. Voulait-il quitter cet étroit terrain, il lui fallait franchir un cordon de sentinelles, et bientôt il rencontrait un second périmètre garde, *la limite de 8 milles*, qu'il ne pouvait dépasser qu'en se faisant accompagner d'un officier anglais humiliation à laquelle il refusait de se soumettre.

« Quel exercice prendre d'ailleurs, disait-il, dans une île où l'on ne peut faire un pas sans être trempé, une île désagréable même aux Anglais, accoutumés à l'humidité, une île maudite, où l'on ne voit ni soleil, ni lune, pendant la plus grande partie de l'année ? Toujours de la pluie et du brouillard ! Je hais Longwood ! Le site seul me donne de la mélancolie ! »

En conséquence, les instances d'O'Meara demeuraient vaines, et le 4 décembre 1816, le médecin informait Hudson Lowe que Napoléon,

éclairé sur le danger du confinement, lui avait répondu : « Tant mieux ! la fin viendra plus vite ! »

Six mois passaient sans changement, puis, au milieu de l'année 1817, l'écoulement des jambes semblait s'aggraver. A ce moment, O'Meara devenait tout à coup suspect. Hudson Lowe lui reprochait de s'attacher à l'Empereur, et mettant en doute l'exactitude de ses rapports, demandait l'avis du principal médecin de l'île, le docteur Baxter, qui, à deux ou trois reprises, avait pu approcher Napoléon.

Le docteur Baxter écrivait le 28 septembre :
« J'ai l'honneur de répondre à Votre Excellence que, du premier jour où j'ai vu le général Bonaparte, il m'a paru que la maladie qui le menaçait était l'hydropisie. La flaccidité évidente de sa complexion, le relâchement de son tissu cellulaire, autant que ses habitudes sédentaires, m'ont donné cette opinion. O'Meara l'a partagée, et nous nous sommes trouvés d'accord aussi

pour recommander au général Bonaparte l'abandon d'un genre de vie funeste. Le général n'a pas voulu tenir compte de nos conseils, dégoûté de l'existence, a-t-il déclaré, il serait heureux d'en être délivré par quelque mal subit et violent.

« L'abus des bains chauds, avec diverses pratiques débilitantes, a contribué à la situation actuelle, qui pourrait avoir des suites sérieuses. Par ailleurs, le traitement qui a été prescrit a toute mon approbation (1) »

Presque aussitôt, une circonstance nouvelle faisait entrevoir à O'Meara la possibilité d'une maladie beaucoup plus grave que l'hydropisie. Le 1^{er} octobre 1817, Napoléon se plaignait d'une douleur sourde à l'abdomen, dans la région hypocondriaque droite. Il l'avait, disait-il, ressentie la veille pour la première fois, et il éprouvait « comme un besoin d'appuyer, de presser

(1) Pièce inédite *Papiers du docteur Baxter archives de famille* du docteur Silk de Londres

son côté contre quelque chose de dur ». O'Meara instruisait Hudson Lowe de ce symptôme, avec la remarque que si certains autres venaient s'y ajouter, il faudrait conclure à une affection du foie.

Connaissant la méfiance du 'gouverneur, le docteur anglais attendait assez longtemps pour se prononcer d'une manière définitive. Il continuait ses rapports, y mentionnait des recrudescences de l'œdème, de la congestion cérébrale et l'apparition d'une saillie sensible à l'hypocondre, mais signe évident de sincérité, fréquemment aussi, il signalait des améliorations. C'est seulement le 10 mai 1818 qu'il se décidait à déclarer son illustre client atteint, à n'en pas douter, « d'une forme chronique et insidieuse de l'hépatite ».

O'Meara était alors en pleine disgrâce. Hudson Lowe, le considérant comme entièrement gagné à la cause de l'Empereur, refusait désormais toute créance à ses dires. Des observateurs sûrs,

des juges autrement compétents qu'un médecin ne renseigneraient-ils pas le gouverneur sur l'état de santé de Napoléon ? Le 17, l'officier d'ordonnance attaché à Longwood, le capitaine Blakeney, lui adressa ces lignes « J'ai pu apercevoir le général Bonaparte dans son jardin le soir du 15 courant, il marchait aussi bien que d'habitude. En outre, le jardinier, qui le voit plus souvent et de plus près que moi, m'assure que depuis qu'il travaille ici, depuis tantôt neuf mois, il ne constate aucune altération dans la mine du général »

O'Meara donnait donc des informations inexactes et de fausses inquiétudes, et le 25 juillet 1818, Hudson Lowe le faisait enlever brutalement de son poste et le renvoyait en Angleterre.

Un chirurgien de l'artillerie, qui avait la faveur du gouverneur, le docteur Verling, fut mis à Longwood. Napoléon, justement indigné, jura de ne jamais le recevoir.

Aussi, quand, le 17 janvier 1819, l'Empereur

eut une syncope, comme une attaque d'apoplexie, c'est à un autre médecin que ses deux principaux compagnons d'exil, les comtes Bertrand et de Montholon, crurent devoir demander assistance.

Appelé et consulté, le docteur John Stokoe, du vaisseau amiral le *Conqueror*, rédigea le bulletin suivant :

« J'ai visité ce matin Napoléon ; je l'ai trouvé dans un état de faiblesse extrême. Il souffrait cruellement au côté droit, dans la région du foie, il éprouvait des élancements douloureux dans l'épaule. Il a eu au milieu de la nuit des vertiges qui ont duré un quart d'heure ; lorsqu'il a été remis, il a pris un bain chaud qui a provoqué une transpiration abondante et l'a beaucoup soulagé. Le sang ayant une tendance évidente à se porter à la tête, il est indispensable qu'un médecin se tienne continuellement auprès de lui, tant pour le secourir avec promptitude, au cas d'une seconde attaque, que pour traiter

d'une façon suivie l'hépatite qu'annoncent les symptômes. »

Le lendemain, 18 janvier, le docteur Stokoe disait, dans un nouveau bulletin :

« Le malade a passé une nuit agitée, mais sans incidents graves...

« Le dérangement de sa santé semble provenir d'une hépatite chronique, dont l'apparition remonterait à seize mois et qui se serait récemment aggravée. En m'en tenant à mes observations personnelles, je ne crois pas le péril imminent. Il faut pourtant s'attendre, dans un climat si propice à l'affection en question, à une abréviation éventuelle de la vie.

« On doit surtout s'alarmer des symptômes qui se sont montrés l'avant-dernière nuit. Leur retour peut être fatal, si les secours tardent. »

Les secours allaient faire plus que tarder ; ils allaient être supprimés.

Hudson Lowe ne voulait de médecin auprès de Napoléon que celui qu'il avait choisi, désigné :

le docteur Verling. Stokoe était en butte à des ennuis, éprouvait la malveillance du gouverneur ; on affectait de le traiter en suspect, de le considérer comme d'accord avec les Français pour remplacer O'Meara, et servir, lui aussi, les intérêts du général Bonaparte par de faux rapports. Après sa troisième visite à l'Empereur, le chirurgien du *Conqueror* se voyait obligé d'écrire au comte Bertrand, le 19 janvier :

« J'ai de fortes raisons de penser que mes soins devront cesser, soit que mes supérieurs les interdisent formellement, soit que la situation me soit rendue désagréable à ce point de m'obliger à les interrompre moi-même.

« Si je n'avais plus l'occasion de m'entretenir avec vous, je vous demande d'engager vivement l'illustre malade à suivre le traitement que j'ai prescrit. L'hépatite est toujours une maladie grave dans le climat de Sainte-Hélène. Les symptômes indiquent la forme chronique, mais cette forme peut changer. L'engorgement du foie,

l'état habituel de constipation et le désordre des fonctions digestives peuvent aussi déterminer un afflux du sang à la tête encore plus violent que celui qui s'est produit samedi dernier

« Si les miens deviennent impossibles, usez, Monsieur, de tous vos efforts pour faire accepter les secours du docteur Verling »

Stokoe savait cette dernière recommandation à peu près inutile, l'espoir était faible de voir Napoléon abandonner sa repugnance à l'égard du médecin que le gouverneur voulait lui imposer.

Le chirurgien du *Conqueror* put encore donner des soins à l'Empereur pendant deux jours, les 20 et 21 janvier 1819, puis ses visites durent prendre fin, ainsi qu'il l'avait prévu. En pleine disgrâce, comme naguère O'Meara, accusé de collusion avec les Français, menacé d'un conseil de guerre, il demanda un congé et jugea prudent de quitter l'île. Mais un rapport d'Hudson Lowe le suivit en Angleterre, et bientôt il en revenait,

pour être mis en jugement, cassé de son grade et rayé des contrôles de la marine britannique.

Entre beaucoup d'autres crimes, il était reconnu coupable d'avoir, lors de son passage à Longwood, essayé *de créer une fausse impression, de faire croire que le général Bonaparte se trouvait en sérieux et imminent danger* (1).

On l'a déjà dit, et c'est le lieu de le répéter : la politique de Sainte-Hélène ne pouvait admettre que la santé de Napoléon fût à aucun moment présentée comme un sujet d'inquiétude.

Tout particulièrement, l'Empereur ne devait pas souffrir de l'hépatite. Cette maladie, à s'en rapporter aux assurances officielles, n'existait pas sur la plus saine des terres tropicales. En réalité, elle y sévissait avec une fréquence extraordinaire. Les tables de la mortalité, des correspondances publiées par les journaux anglais, et les rapports des commissaires entretenus dans

(1) Les visites et le procès de Stokoe sont racontés tout au long dans *Napoléon Prisonnier*.

l'île par Louis XVIII, l'Autriche et la Russie, l'attestent (1). Mais en voici la preuve définitive : une note ignorée, vraisemblablement rédigée en 1817 pour l'information privée d'Hudson Lowe. Elle est d'un homme qui possédait toute la confiance, et même l'amitié du gouverneur, et qui jamais, certes, n'encourut le reproche de vouloir servir les intérêts et les plaintes de Napoléon — du médecin principal Baxter.

Celui-ci déclare :

« La dysenterie, l'hépatite et les fièvres règnent à Sainte-Hélène...

« Les indigènes n'en sont pas exempts ; ils n'ont pas été plus épargnés que la garnison...

« Le détachement naval s'est trouvé encore plus éprouvé que les troupes de terre ; il a souffert surtout de l'hépatite et de la dysenterie...

« L'hépatite est parfois très insidieuse dans ses attaques. Dans quelques cas que j'ai obser-

(1) Voir *Les Derniers jours de l'Empereur*, pages 247, 248, 282, 283, 284 et 285.

vés, elle était déjà fort avancée, et même des humeurs s'étaient formées dans le foie, avant que le sujet sentît assez son mal pour consulter un médecin. Les exemples ne manquent pas d'amas de pus découverts dans le foie de personnes qu'on ne soupçonnait pas le moins du monde atteintes. En d'autres occasions, l'affection est bien marquée dès le début, et furieuse et irrésistible dans son développement ; si énergiques, si hardis soient-ils, tous les efforts pour dompter la violence du courant sanguin restent impuissants.

« Dans une circonstance dont j'ai été témoin, on avait pratiqué la plus forte saignée que j'aie jamais vue, telle que la figure de l'opéré en avait pris une pâleur de mort ; mais ni la dureté, ni la fréquence du pouls ne purent être vaincues, et finalement, un vaisseau s'étant rompu, le sang s'échappa en gros caillots par l'anus, et le malade fut emporté.

« Beaucoup de cas sont chroniques, avec une

tendance aux rechutes, plus accentuée même que dans la dysenterie. L'évacuation des matières par une issue artificielle réussit quelquefois. Il en a été ainsi récemment pour un officier d'artillerie, le lieutenant Ashton ; l'abcès suppurait et pointait extérieurement ; on le perça , il en sortit une quantité incroyable de pus. .

« Le déversement des humeurs dans les poumons par suite de l'éclatement de l'abcès peut être heureux aussi, mais je ne me rappelle rien de bon, lorsqu'elles ont fait irruption dans l'intestin (1) . »

On le voit par ce témoignage, l'hépatite était une maladie singulièrement commune et redoutable à Sainte-Hélène tout le monde pouvait en être atteint, et toujours il fallait s'empresser de la combattre. Hudson Lowe et les juges d'un tribunal militaire ne l'estimaient pas moins

(1) Pièce inédite. Papiers du docteur Baxter, archives de famille du docteur Silk, de Londres

chose négligeable, quand O'Meara et Stokoe la dénonçaient chez Napoléon.

Praticiens de longue carrière dans la marine, rompus à la pathologie tropicale, les deux médecins anglais avaient basé leur diagnostic sur les symptômes les plus sérieux. On a tendance, parce que Napoléon est mort finalement d'un cancer, à dire qu'ils se sont trompés. On a tort. Outre le mal terrible et décisif de l'estomac, l'autopsie de l'Empereur devait révéler, le 6 mai 1821, une hypertrophie ancienne du foie, remontant, selon toute vraisemblance, à l'époque des vains avertissements donnés par O'Meara et Stokoe.

Après le court passage de ce dernier à Longwood, Napoléon se rétablit sans secours, mais pour s'aliter de nouveau au mois d'avril et au mois d'août 1819. Éclairé sur l'impossibilité de s'attacher un chirurgien de la garnison de Sainte-Hélène qui eût sa confiance, il avait demandé un médecin en Europe, à sa famille. Ce médecin,

cherche et très mal choisi par le cardinal Fesch, arriva le 20 septembre

C'était un jeune Corse, le docteur Antommarchi. A peine âgé de trente ans, il manquait d'expérience professionnelle, allait se montrer présomptueux, léger et négligent.

Aussitôt son entrée en fonctions se produisit pourtant une amélioration, qui devait durer jusqu'au milieu de l'année 1820. Probablement, à cette période, après une poussée qui venait de déterminer la soudure du foie et du diaphragme constatée plus tard, à l'autopsie, l'hépatite s'assoupit, elle subit un temps d'arrêt, une rémission, et le cancer de l'estomac n'existait pas encore, ou bien ne faisait que commencer sourdement.

Plusieurs autres circonstances heureuses contribuèrent à rendre une apparence de santé à Napoléon.

Le voyant, par sa résolution de ne pas quitter l'étroite enceinte de quatre milles, privé de

l'exercice si salulaire de la promenade, Antommarchi lui conseilla le jardinage. L'idée sourit à l'Empereur, surtout comme un moyen d'embellir un peu les tristes entours de sa maison. Pendant sept mois, de novembre 1819 à mai 1820, il s'occupa, avec son monde, à retourner, ensemençer et sarcler un sol ingrat; il voulut avoir des carrés de légumes et des parterres de fleurs, fit des plantations. Chaque beau jour, dès l'aube, il distribuait le travail à ses gens, et toute la matinée les dirigeait, une canne à la main, vêtu de sa robe de chambre et coiffé d'un chapeau de paille à larges bords. L'esprit ragailardi, aussi bien que le corps, il reprenait plaisir, l'après-midi, à des lectures et à des dictées.

Avec Antommarchi étaient arrivés deux ecclésiastiques, les abbés Buonavita et Vignali, et deux nouveaux serviteurs, un chef d'office et un cuisinier, Coursot et Chandelier. La petite caravane put répondre à quelques questions de l'Empereur sur sa famille et sur son fils ; en même

temps, à sa satisfaction encore, elle renforça la colonie française de Longwood, qui ne comptait plus que le comte et la comtesse Bertrand, le comte de Montholon, les valets de chambre Marchand et Saint-Denis, l'officier de bouche Pierron, le chasseur Noverraz, le valet de pied Gentilini et le piqueur Archambault. Depuis le début de son exil, Napoléon s'était vu enlever par Hudson Lowe le comte de Las Cases et quatre autres compagnons ; par la mort, le maître d'hôtel Cipriani ; par la maladie, M^{me} de Montholon, obligée de fuir le climat, et par l'ennui et la désaffection, le général Gourgaud. Celui-ci, aigri, devenu l'ennemi de son maître, avait tenu en Angleterre des propos criminels, taxé d'imposture les rapports d'O'Meara. Une triste part de responsabilité lui incombe, soit dit en passant, dans le scepticisme que le cabinet britannique et les autorités de Sainte-Hélène devaient conserver jusqu'à la dernière heure à l'égard du mal et des souffrances de l'Empereur.

Il ne faut pas oublier, lorsqu'on énumère les circonstances qui favorisèrent un bref retour de santé chez Napoléon, de mentionner, avec Longwood repeuplé et ranimé, la saine distraction du jardinage et la rémission de l'hépatite, la fin, heureuse aussi, d'un des plus déplorables épisodes de la captivité. Gourgaud n'ayant pas seulement, à Londres, parlé de maladie feinte, mais encore d'un projet d'évasion, Hudson Lowe avait, en juillet 1818, reçu l'avis de redoubler de vigilance et voulu assujettir l'Empereur, fréquemment alité et invisible, à la visite quotidienne d'un officier anglais. Menacé, à diverses reprises, de voir forcer sa porte, Napoléon s'était déclaré résolu à la défendre les armes à la main, à ne la laisser franchir que sur son cadavre. Ce pénible débat, prolongé pendant presque une année, venait de cesser. Depuis que son prisonnier s'adonnait à l'horticulture, le gouverneur obtenait à tout instant la certitude qu'il ne s'échappait pas. Tranquillisé, il quittait les mau-

vais procédés, changeait d'attitude jusqu'à se montrer aimable. Il envoyait de Plantation House, sa résidence, des graines et des fleurs rares à Longwood, y faisait transporter des arbres. On préparait une nouvelle maison, plus vaste et plus confortable, pour les Français; Hudson Lowe en surveillait avec un soin extrême la construction et l'aménagement. Enfin, de son propre mouvement, il étendait, de manière à y comprendre un quart de l'île environ, la circonscription où Napoléon pouvait se déplacer librement, sans escorte.

L'Empereur ne profita guère de cet elargissement de ses limites. Deux promenades à cheval, en septembre et en octobre 1820, le fatiguèrent à tel point qu'il ne les renouvela pas. Déjà, sa santé se retrouvait déplorable. Il se plaignait de vives douleurs à l'estomac et n'en soupçonnait pas la cause : le cancer, maintenant déclaré. Trompé par le retour concomitant de sa sensibilité à l'épigastre, de ses élancements

à l'épaule et d'autres symptômes anciens, il croyait, et devait toujours croire, on le verra par le journal d'Hudson Lowe, à la reprise de l'hépatite. Bientôt, ses maux se multiplièrent encore. Il se mit à vomir fréquemment, l'œdème des jambes embarrassa sa marche, une toux sèche le tourmenta. A chaque instant, il éprouvait des somnolences, et la lumière blessant ses yeux endoloris, l'habitude lui vint de réclamer dans sa chambre une obscurité continuelle et complète.

Le 5 décembre, le comte de Montholon écrivait à sa femme, à Paris :

« ... La maladie de l'Empereur a pris une mauvaise tournure. A son affection chronique, s'est jointe une maladie de langueur bien caractérisée; sa faiblesse est devenue telle qu'il ne peut plus effectuer aucune fonction vitale sans en éprouver une fatigue extrême, et souvent perdre connaissance. Son estomac ne garde plus rien depuis quelques jours; il se nourrit avec

des choses très légères qu'on lui fait prendre toutes les six heures. Il reste toujours couché, ou au lit, ou sur un canapé ; il est constamment assoupi. On lui a mis trois vésicatoires. Les chairs du dernier sont cadavéreuses. Le poulx ne peut plus se sentir qu'avec la plus grande difficulté ; ses gencives, ses lèvres, ses ongles sont tout à fait décolorés. Ses pieds et ses jambes sont continuellement enveloppés dans de la flanelle et des serviettes chaudes, et cependant froids comme de la glace. Quelquefois, le froid, monte jusqu'au milieu des cuisses. Les mains sont également de glace. J'emploie tous mes efforts pour lui faire prendre l'air tous les jours, ce que le docteur Antommarchi recommande fort pour ranimer la vitalité, mais souvent il s'en trouve mal. Il paraît que le cœur et le foie ne font plus leurs fonctions, et ce qu'il dit est malheureusement trop vrai : « Il n'y a plus d'huile dans la lampe... (1) ! »

(1) *Lettres du Comte et de la Comtesse de Montholon* (1819-

Toutes les lettres des Français, avant d'être envoyées à leur adresse, passaient, ouvertes, sous les yeux d'Hudson Lowe. Le gouverneur était donc averti de l'état de Napoléon. Mais il demeurait sceptique. Ne venait-il pas de recevoir de lord Bathurst une dépêche où le ministre anglais des colonies se déclarait persuadé que le général Bonaparte, au courant de la situation troublée de l'Europe, nourrissait sérieusement la pensée de s'évader de Sainte-Hélène!

Le 19 janvier 1821, le comte de Montholon mandait de nouveau à sa femme :

« L'Empereur nous donne toujours des inquiétudes; parfois il éprouve du mieux, mais, en définitif, la maladie marche constamment. La faiblesse est inexprimable, et j'ai bien peur que notre docteur ne soit pas de taille à traiter une maladie aussi compliquée. Je ne puis mieux exprimer ma pensée que par cette comparaison :

c'est un feu qui s'éteint; de temps en temps des lueurs, qui sont toujours suivies de moins de force (1)... »

Un peu plus tard, Napoléon se plaignait de ressentir des douleurs tranchantes, comme des coups de canif, à l'hypocondre droit.

Antommarchi le soignait mal. Grand coureur de filles, il négligeait son service, s'absentait à chaque instant de Longwood pour chercher des aventures sur les trottoirs de la petite ville de Jamestown. L'Empereur, indigné, lui interdisait un jour l'entrée de sa chambre et lui faisait écrire ces lignes sévères : « Depuis quinze mois que vous êtes dans ce pays, vous n'avez donné à Sa Majesté aucune confiance dans votre caractère moral. Vous ne pouvez lui être d'aucune utilité dans sa maladie. Votre séjour ici serait désormais sans objet. » Le léger docteur n'avait obtenu la permission de rester à son poste que sur

(1) *Lettres du comte et de la comtesse de Montholon*, publiées par Philippe Gonnard.

la promesse, qu'il devait très imparfaitement tenir, de se corriger.

Antommarchi n'était pas le seul, d'ailleurs, à comprendre mal son devoir. A une heure si critique, l'entourage de Napoléon manifestait une disposition presque générale à la désertion. Après le valet de pied Gentilini, parti récemment, à la fin de 1820, plusieurs autres serviteurs, qui semblaient en assez mauvaise santé, il est vrai, demandaient à quitter l'île. Le comte et la comtesse Bertrand, excédés de l'exil, voulaient s'éloigner aussi. Jusqu'au mois de février 1821, on voit le comte de Montholon lui-même, dans cette correspondance avec sa femme, dont on vient de citer quelques extraits, s'inquiéter de trouver en Europe quelqu'un qui le remplace à Sainte-Hélène. Evidemment, malgré leur alarme, les compagnons de l'Empereur ne se rendaient pas compte de toute la gravité de son état. Depuis des années, Napoléon souffrait, et cependant vivait ; petit à petit, sa maison s'était

habituee à le regarder comme un de ces valétudinaires qui, toujours à bout de souffle, en apparence, languissent et durent indéfiniment

Ce n'est qu'au milieu de mars que la vérité s'imposa, et que personne n'entretint plus le projet d'abandonner un moribond. Il n'y eut qu'un départ : celui de l'abbé Buonavita, vieillard chargé d'infirmités, auquel les médecins ordonnaient de fuir sans retard Longwood, ses brouillards et sa température trop variable.

Le 17, le comte de Montholon adressait ces lignes à sa femme :

« Si je ne suis pas seul aujourd'hui, tu dois l'attribuer uniquement à l'état déplorable de l'Empereur, qui nous a donné à tous l'entière conviction que Sainte-Hélène touche à sa fin. Il est impossible qu'il vive longtemps. Notre docteur prétend qu'un changement de climat le sauverait ; cependant, je l'espère plus que je ne le

crois, car jamais je n'ai rien vu de si cadavéreux que lui dans ce moment (1)... »

Le même 17 mars, Napoléon s'alitait définitivement, et le 20, le comte de Montholon parlait de lui comme il suit, à Hudson Lowe, venu aux nouvelles à Longwood :

«... Voici deux jours qu'il est au lit, qu'il n'en bouge pas. Il a un accès de fièvre, qui cependant n'est pas très fort... Il ne veut d'aucune médecine, malgré nos prières. Lors de notre dernière sortie en voiture, il tenait des propos bizarres ; je lui en ai fait l'observation : « Je ne comprends pas ce que vous dites, je ne vous entends pas. — Mais ce que je vous dis est pourtant bien clair, m'a-t-il répondu. » Enfin, il déraisonnait. J'en ai causé avec le docteur Antommarchi, qui s'était aperçu de la même incohérence pendant la nuit et qui en avait été fort frappé. Bref, il est extrêmement malade. Il est

(1) *Lettres du comte et de la comtesse de Montholon*, publiées par Philippe Gonnard.

impossible d'être plus mal. Mes lettres, que vous avez lues, tracent un tableau fidèle de sa maladie. Il ne mange pas, son estomac rejette tous les aliments. Je voudrais que vous puissiez le voir, il est d'une pâleur mortelle, il devient jaune, blême à faire peur. Sa tête lui tombe sur la poitrine dans une espèce de léthargie. Il ne peut plus même aller à deux ou trois pas de son lit, à la chaise de nuit, sans être soutenu. Il ne dort pas; son sommeil n'est qu'un assoupissement, un accablement, et c'est comme cela qu'il souhaiterait toujours rester. Il ne souffre plus le moindre bruit. Si on l'éveille, il vous demande de le laisser, déclare qu'il n'a besoin de personne auprès de lui, qu'on l'incommode. Si, au contraire, en s'éveillant, il ne vous aperçoit pas, il vous reproche de l'abandonner et se plaint. Il a baissé au moral, aussi bien qu'au physique. Il est au dernier degré de la faiblesse, plongé dans un abattement, un affaissement dont rien ne le tire. »

Napoléon, poursuivit le comte de Montholon,

l'avait toujours entretenu dans cette illusion, mais il avait vu passer deux, trois, quatre et cinq années, et maintenant il succombait à sa peine. Il n'y avait rien d'étonnant, d'ailleurs, à ce que la machine fût usée, à ce que ce corps et cet esprit, qui avaient tant travaillé, fussent épuisés. *L'Empereur n'était âgé que de cinquante-deux ans*, mais il pouvait, étant donnée sa vie si remplie et par comparaison avec la généralité des hommes, être considéré comme de dix ou douze ans plus vieux.

Ses souffrances, exposa encore le comte de Montholon, semblaient multiples. Il se plaignait du bas-ventre, de l'estomac, de la poitrine et de la tête. Il éprouvait des douleurs à l'épaule et au foie. En ce qui concernait ce dernier, cependant, Antommarchi pensait qu'il n'existait pas de danger immédiat, il s'agissait d'un désordre chronique. Le mal principal devait être dans les organes digestifs et dans le cœur. Napoléon ne digérait plus, son sang stagnait, coulait si lentement

que le pouls demeurait presque imperceptible; il en résultait une froideur de glace aux extrémités. A cette froideur, Antommarchi avait trouvé pendant un moment un remède, mais elle était revenue depuis deux ou trois jours, dépassait les genoux. Pour rétablir la circulation, le docteur employait des serviettes et des flanelles chauffées à tel point, que les domestiques s'y brûlaient les doigts. L'Empereur les sentait à peine.

Comme le comte de Moutholon revenait, pour finir, sur l'abattement, l'affaissement de Napoléon, le gouverneur exprima l'opinion que la maladie était une maladie de langueur, et pouvait guérir. La dépression morale disparue, le physique aussi reprendrait de la vigueur. « Oui, sans doute, concéda le comte, il y a toujours un peu d'espoir, mais, quant à moi, à moins de quelque grand changement, de quelque forte secousse, je ne pense pas qu'il puisse vivre encore longtemps (1). »

(1) British Museum, Additionnal Mss., 1. 20144, fol. 126-131.

Hudson Lowe sortit-il de ce grave entretien convaincu de l'état alarmant de Napoléon ? Certainement non. Dans son for intérieur, il gardait beaucoup de scepticisme. Six jours plus tard, le 23 mars, M^{me} Bertrand disait à un officier anglais : « La mort de l'Empereur est proche, mais on ne me croira pas, moi qui l'affirme. On attribuera mes paroles à des motifs politiques. » M^{me} Bertrand avait raison.

Ce qui inquiétait Hudson Lowe, ce n'était pas tant la santé de Napoléon que le fait que celui-ci se retrouvait invisible. Depuis quelque temps déjà, le gouverneur, redoutant toujours une évasion et voulant être régulièrement renseigné sur son prisonnier, insistait pour introduire à Longwood un chirurgien militaire, d'ailleurs sympathique aux Français, le docteur Arnott. Le 30 mars, il résolut d'exiger l'admission immédiate de ce docteur auprès du malade ; il eut avec le

*Cette conversation est en partie inédite, en partie, elle a été publiée par Forsyth, *History of the Captivity of Napoleon*, London Murray, 1853.*

comte de Montholon cette nouvelle conversation :

« Si je vous ai bien compris, monsieur le Comte, vous n'avez qu'une pauvre opinion du docteur Antommarchi, et cependant vous n'appellez aucun médecin anglais. — Vous dites vrai, monsieur le Gouverneur, ni l'Empereur, ni moi, n'estimons beaucoup les soins d'Antommarchi. Aussi, je ne cesse de m'employer pour qu'on ait recours au docteur Arnott, qui m'inspire, lui, une pleine confiance. L'Empereur est dans de mauvaises mains, voilà mon avis, et je voudrais bien l'en tirer. Ce n'est pas dans un jeune homme de trente ans, sans expérience, qu'on se fie. »

Hudson Lowe, interrompant, se plaignit de rester, en attendant, dans l'ignorance de ce qui se passait à Longwood ; on semblait prendre à tâche de lui refuser le moyen de s'informer.

« Vous me rendriez meilleure justice, monsieur le Gouverneur, protesta le comte de Montholon, si vous saviez tout ce que je tente pour amener l'Empereur à se laisser voir... Depuis deux ou

trois jours, Antommarchi lui-même, qui éprouve enfin de l'inquiétude, le supplie de permettre l'appel d'un autre médecin, mais vous concevez le peu d'influence d'un homme comme Antommarchi. Le comte Bertrand unit aussi ses efforts aux miens. L'Empereur, cependant, s'obstine à dire non. Qu'y pouvons-nous? On ne peut pourtant pas faire entrer un médecin de force dans sa chambre ; ce serait mon frère, que je ne le ferais pas. Il résiste à nos instances, à nos prières ; est-ce notre faute? Nous avons tous une situation difficile : vous, monsieur le Gouverneur, pour des raisons politiques ; le comte Bertrand et moi, pour des motifs d'attachement, d'affection... »

Hudson Lowe reprit : « J'ai toujours usé de toute la délicatesse possible, et je désire garder autant d'égards que les circonstances le permettront. Je n'exigerai pas que le général Bonaparte se montre à l'officier d'ordonnance attaché à Longwood, pourvu qu'il admette un médecin anglais. Ma proposition n'a rien d'inconve-

nant, je crois. Je ne demande pas que l'on consulte le médecin en question, mais simplement qu'on le reçoive, de manière que je puisse être assuré par lui de la présence du général Bonaparte dans sa maison. De cette présence, je n'ai actuellement aucune preuve. Je suis fermement décidé à ne pas tolérer plus longtemps un tel état de choses... »

Le comte de Montholon exprima l'espoir que le gouverneur ne se porterait pas à des extrémités. Hudson Lowe répliqua : « Je suis fermement décidé, je le répète, même à recourir à la force, s'il est nécessaire. » — « Alors, Monsieur, dit le comte, vous assumerez, réfléchissez-y bien, toute la responsabilité de ce qui pourra advenir (1). »

On aime à penser qu'Hudson Lowe, dans cette occasion encore, n'aurait pas mis à exécution une menace, à elle seule suffisamment

(1) Conversation inédite. British Museum, Additionnal Mss. t. 20.144, fol. 126-131.

odieuse. Quoi qu'il en soit, les compagnons de Napoléon, effrayés à l'idée de voir troubler ses derniers moments, s'efforcèrent de nouveau de lui faire accepter les services du docteur Arnott. Leurs supplications réussirent enfin. Le lendemain, 1^{er} avril 1821, le chirurgien militaire anglais était admis à Longwood, et jusqu'à la date suprême du 5 mai, il devait y faire quotidiennement des visites.

Rien de plus facile désormais, pour Hudson Lowe, que d'être exactement renseigné sur l'état de l'Empereur.

Jusqu'ici, son scepticisme a eu des excuses, à tout prendre. Il peut s'expliquer par les fausses assertions de Gourgaud, la longue quiétude déconcertante d'Antommarchi, et la vue, peu conciliable avec une situation critique, des si nombreuses velléités de départ qui se manifestaient parmi les Français. Mais les avocats d'Hudson Lowe allèguent en outre, au mépris des constatations de l'autopsie, que la maladie de Napoléon

ne se serait véritablement déclarée que dans les six ou huit derniers mois de Sainte-Hélène. Auparavant, disent-ils, elle était feinte ; en tout cas, le gouverneur ne pouvait se former une opinion sur les affirmations de chirurgiens aussi suspects qu'O'Meara et Stokoe. Pour faire reconnaître son mal, à le supposer réel, pour obtenir un adoucissement de sa captivité et peut-être même un changement de résidence, l'Empereur n'avait qu'à se soumettre à l'examen d'un médecin choisi par Hudson Lowe.

Eh bien ! voici maintenant un tel médecin à Longwood. Que va-t-il se passer ?

Le comte de Montholon a maintes fois mentionné au gouverneur que l'Empereur, affligé d'hyperesthésie rétinienne, supporte difficilement la lumière ; quand le docteur Arnott fera sa première visite, le 1^{er} avril, on l'introduira dans une chambre non éclairée ; aussitôt la pensée viendra d'une supercherie, d'une substitution de personne. Pendant la semaine qui suivra, on

soupçonnera d'inexactitude, d'exagération, les rapports où Antommarchi relate les symptômes dont il est seul témoin. Le 14 avril, Hudson Lowe estimera le général Bonaparte toujours assez valide pour s'occuper de corrompre un régiment anglais. Puis, Arnott et lui s'établiront dans cette opinion d'une affection purement morale, d'un cas d'hypocondrie. Ce n'est guère qu'à la veille immédiate du dénouement, pour ainsi dire, que le médecin et le gouverneur prendront sérieusement l'alarme.

Si, l'estomac lacéré par un cancer, en proie à de continuels vomissements, *mourant*, Napoléon a tant de peine à convaincre ses geôliers qu'il est malade, à quoi lui eût-il servi de réclamer une expertise médicale, alors qu'il souffrait seulement d'un mal du foie à ses débuts et qu'il avait encore quelques années de vie ?

Mais le lecteur va voir, par lui-même, toutes les réflexions que suggère le journal d'Hudson Lowe sur les trente-cinq derniers jours de l'Empereur.

II

L'AGONIE ET LA MORT DE
L'EMPEREUR

(JOURNAL INÉDIT D'HUDSON LOWE)



1^{er} AVRIL 1821

Aujourd'hui, au soir, le docteur Arnott a été demandé chez le général Bonaparte. Il se trouvait chez l'officier d'ordonnance attaché à Longwood, dont il avait partagé le dîner, quand, vers 10 heures et demie, le docteur Antommarchi est venu le chercher et l'a mené, à travers deux ou trois pièces, dans une chambre sans lumière, où le comte de Montholon l'a fait entrer. Le général Bonaparte était couché dans cette chambre. « Je n'ai pu le voir, tellement il faisait noir, a raconté aussitôt après le docteur Arnott au gouverneur, mais je l'ai palpé, *lui ou un autre*. Le pouls et l'état de la peau indiquaient une grande faiblesse, sans toutefois aucun signe de danger immédiat. Une pareille visite ne pou-

vait me permettre et ne m'a pas permis de me faire une opinion bien exacte, mais on m'a prie de revenir demain »

—

Une lettre du major Harrison, de la garnison de Sainte-Hélène, au général Sir George Bingham, à Londres — publiée par le *Cornhill Magazine* (fév 1901), — donne à peu près les mêmes détails et reflète le même scepticisme : « Quel ne fut pas, dit l'officier anglais, l'étonnement du docteur Arnott, lorsqu'il pénétra dans la chambre, de la trouver plongée dans l'obscurité la plus complète ! Non seulement on y avait soufflé toutes les bougies, mais les volets mêmes en étaient clos. On conduisit le docteur à un lit, il prit un bras qu'on lui tendit, consulta le pouls et déclara : « Quelle que soit la personne à qui appartient ce bras, elle est dans un état de débilité extrême, mais je n'apprends aucun danger »

2 AVRIL

Le docteur Arnott a fait ce matin une autre visite au général Bonaparte, avec le docteur Antommarchi. Le général lui a paru très faible, comme au sortir d'une fièvre ; il s'est plaint beaucoup de son estomac et d'attaques fébriles fréquentes et irrégulières, suivies d'abondantes transpirations. Le docteur Arnott a été frappé de sa pâleur, mais il ne sait pas quel pouvait être son teint auparavant. Il ne voit toujours aucun signe de danger immédiat. Il a rédigé une ordonnance.

3 AVRIL

Le docteur Arnott a vu encore le général Bonaparte, qui lui a semblé très déprimé et somnolent ; il avait cependant passé une bonne nuit, d'après le docteur Antommarchi, mais il paraît qu'il ne mange pas. En somme, le docteur Arnott l'a jugé à peu près dans le même état que la veille ; sûrement, il n'est pas plus mal. On n'a pu lui persuader de prendre médecine ; il a dit qu'il le ferait ce soir, mais il est douteux qu'il s'y décide.

4 AVRIL

Nouvelle visite du docteur Arnott chez le général Bonaparte. La maladie reste stationnaire.

5 AVRIL

Le docteur Arnott ne peut apercevoir aucun changement défavorable chez le général Bonaparte, depuis sa première visite. Il l'a vu hier soir et ce matin ; tous les symptômes semblaient modérés. Cependant le général aurait passé une très mauvaise nuit, à s'en rapporter au bulletin suivant du docteur Antommarchi : « Beaucoup de fièvre, nausées continuelles. A vomé quatre fois de la pituite. Vers 2 heures, les accès fébriles ont diminué, une sueur visqueuse est survenue, accompagnée de céphalalgie, de somnolence, et d'une tension de l'abdomen, lequel était sensible au toucher. » Le docteur Arnott déclare que,

personnellement, il n'a rien constaté de ces manifestations.

Le comte de Montholon était avec le général Bonaparte ce matin et la veille, quand le docteur Arnott a fait ses visites.

6 AVRIL

Le lieutenant-colonel sir Thomas Reade vient d'avoir avec le docteur Arnott, au sujet de la maladie du général Bonaparte, une conversation dont il a pris note et qu'il résume ainsi :

« J'ai vu le docteur, qui sortait de chez le général. Ce dernier, paraît-il, est aujourd'hui comme il était hier soir, sans fièvre, bien qu'au dire du docteur Antommarchi, il ait passé une très mauvaise nuit, *avec beaucoup de fièvre*. Le docteur Arnott m'a fait la remarque, à ce sujet, que jamais, au cours de ses visites, il n'a trouvé le général dans l'état décrit par le docteur Antommarchi. Il semble être d'opinion que la maladie du général n'est pas sérieuse, est plutôt

morale que physique. Aussi a-t-il cru pouvoir assurer le comte Bertrand de l'absence de tout danger. Il a conseillé au général de se lever et de se raser. Le général a objecté qu'il était trop faible à présent ; il se rasera quand il se sentira un peu plus fort ; il se rase toujours lui-même. Sa barbe est longue, et le docteur explique qu'elle lui donne un air affreux. J'ai demandé s'il paraissait très amaigri. « Non, m'a répondu Arnott, je lui tâte fréquemment le pouls, il a un poignet aussi vigoureux que le mien, autant de chair que moi sur le bras ; sa figure non plus ne doit pas être extrêmement changée. Je ne puis rien découvrir d'extraordinaire chez lui que son teint d'une pâleur excessive, cadavéreuse. Il a vomi devant moi ce matin, et c'est la seule chose anormale que j'aie encore observée. Du reste, il n'a pas vomi beaucoup (1). »

(1) Sauf la phrase de début, où l'incroyable défiance qu'inspiraient les rapports d'Antommarchi est soulignée dans quelques mots, ce paragraphe a déjà été publié par Forsyth, *History of the Captivity*, t. III.

« Durant les deux ou trois premières visites, le général Bonaparte n'échangeait de paroles avec le docteur Arnott que par l'intermédiaire du comte Bertrand ou du comte de Montholon, qui sont toujours présents, l'un ou l'autre, mais maintenant il s'entretient, et de plus en plus semble vouloir s'entretenir directement avec le docteur. S'il arrive, en effet, que celui-ci parle à quelqu'un dans la pièce, il demande aussitôt et avec un [peu d'impatience de quoi il est question (1).

.
« Le docteur Arnott dit que les Français, dans leurs conversations avec lui, n'abordent jamais d'autre sujet que la maladie du général (2). »

(1) Napoléon savait très peu d'anglais, et Arnott semble avoir ignoré le français. Les entretiens directs de l'Empereur et du docteur avaient lieu sans nul doute en italien. Arnott connaissait cette langue, pour avoir été à Malte, en Sicile et en Calabre avec son régiment, le 20^e Antommarchi lui faisait ses rapports en italien.

(2) Rien d'étonnant à ce que le docteur Arnott éprouvât le besoin de faire cette déclaration à Sir Thomas Reade, qui était

7 AVRIL

Avant sa visite, le docteur Arnott a été informé par le docteur Antommarchi que le général Bonaparte avait passé une mauvaise nuit; qu'il avait été saisi à 9 h. 1/2 du soir et jusque vers le matin, où tous ces symptômes s'étaient beaucoup atténués, de froid aux extrémités et d'une tension douloureuse du bas-ventre, accompagnés

le lieutenant du gouverneur et comme le chef de la police dans l'île. Parmi les accusations portées contre le docteur Stokoe et qui avaient provoqué la condamnation de ce chirurgien de la marine par un conseil de guerre, figurait celle « d'avoir été coupable, le 17 janvier 1819, ou dans les environs de ce jour, et contre-amiral Plampin lui ayant permis d'aller à Longwood porter secours au général Bonaparte, représenté comme dangereusement malade, de s'entretenir, avec le dit général ou les personnes de sa suite, de sujets étrangers à la médecine, au mépris des instructions données aux officiers de Sa Majesté Britannique à Sainte-Hélène. »

d'une élévation de température, de céphalalgie et d'agitation extrême. Mais lorsque le docteur Arnott a vu le général, bien que celui-ci semblât déprimé et peu disposé à la conversation, il ne lui a pas paru plus mal que la veille : son pouls était bon, sa respiration aisée, et il n'y avait pas d'élévation de température. Néanmoins, le docteur Antommarchi prétend qu'il ne prend aucune nourriture, excepté une cuillerée de bouillon ou de gelée de viande de temps à autre.

C'est le comte Bertrand qui était aujourd'hui avec le général Bonaparte, quand le docteur Arnott a fait sa visite.

8 AVRIL

Pas de changement ; s'il y en a un, c'est pour le mieux. Le général Bonaparte a été rasé ce matin, pour la première fois depuis le commencement de sa maladie.

« Antommarchi a du malheur, dit à ce même 8 avril le comte de Montholon, dans ses *Récits de la captivité*. L'Empereur l'a fait appeler pour arranger quelque chose au pansement du vésicatoire. Il était monté à cheval et n'est rentré que pour dîner. J'ai reçu l'ordre de lui déclarer que l'Empereur ne le verrait plus. Il y a un peu de mieux dans l'état de l'Empereur. Les transpirations ont été abondantes. Je l'ai

changé trois fois cette nuit, car, depuis sa maladie, il ne veut recevoir de services que de moi ou de M Marchand Je ne le quitte ni jour, ni nuit, sauf le temps du jour où Bertrand est près de lui Saint-Denis veille dans la pièce voisine et me donne ce dont l'Empereur a besoin »

9 AVRIL

De bonne heure, aujourd'hui, le docteur Arnott est venu trouver le gouverneur au château, à Jamestown (1), pour l'aviser que le docteur Antommarchi se refusait à continuer son service auprès du général Bonaparte. En conséquence, il avait dû faire seul la visite de ce matin. Le comte Bertrand était avec le général, et l'un et l'autre lui avaient dit, pour expliquer l'absence du docteur Antommarchi, que celui-ci était souffrant.

Le docteur Arnott s'était à peine retiré, que

(1) Le château, *The Castle*, était la maison de ville du gouverneur ; Hudson Lowe y avait des bureaux, y venait de temps à autre de Plantation House, sa résidence.

le docteur Antommarchi se présentait à son tour.

[Il était d'abord allé à Plantation (1), où, reçu par le major Gorrequer, il avait demandé à voir le gouverneur, pour l'entretenir d'une affaire personnelle : il ne pouvait plus demeurer à Longwood, il désirait quitter l'île. Le major Gorrequer l'avait amené à Jamestown. En route, le docteur Antommarchi s'était expliqué : il avait cru qu'il serait utile à Sainte-Hélène, il n'en était rien. Il lui tardait donc de retourner en Europe. Il se proposait d'y reprendre ses études médicales et littéraires, et de compléter l'ouvrage qu'il était en train de faire paraître à son départ. Cet ouvrage était important, lui procurerait le seul revenu sur lequel il pût compter pour vivre ; il valait mieux, pour la réussite, qu'il

(1) Le récit, placé ici entre crochets, de la visite d'Antommarchi à Hudson Lowe, n'est pas dans le journal même du gouverneur, mais dans une pièce annexe, à laquelle le journal renvoie. Il a déjà été publié par Forsyth, *History of the Captivity*, t. III.

surveillât lui-même la publication, et particulièrement l'exécution des gravures (1).

Arrivé à Jamestown, le docteur répéta au gouverneur qu'il estimait sa présence à Longwood désormais sans objet et qu'il sollicitait l'autorisation de s'éloigner. Le gouverneur répondit qu'une pareille requête exigeait un mûr examen. Il regrettait de voir le docteur la formuler à un moment où l'on pouvait beaucoup attendre de sa collaboration avec le docteur Arnott. Sur quoi, le docteur Antommarchi assura que sa démarche n'était dictée par aucun sentiment hostile envers son confrère anglais. Ils avaient toujours agi dans le plus grand accord; ils s'étaient trouvés de la même opinion sur tous les points. Il considérait le docteur Arnott comme un homme droit. Il espérait en être un lui-même; mais il se sentait décidément inutile à Longwood.

(1) Il s'agit de la *Grande Anatomie*, œuvre posthume du professeur Mascagni, de Florence, pour laquelle Antommarchi s'était chargé d'écrire un texte, et dont il dirigeait l'impression.

Il exposa combien sa situation y était pénible, à cause du caractère du général Bonaparte. Les services réclamés de lui étaient plutôt d'un valet que d'un médecin.

— « Mais, monsieur le Docteur, répliqua le gouverneur, il faut toujours prendre en considération le tempérament du malade et les circonstances. » Le docteur Antommarchi s'obstina à redire, que, placé comme il l'était, il valait mieux pour lui retourner en Europe, où il s'occuperait de ses affaires personnelles, poursuivrait ses travaux et mènerait à bien la publication qu'il avait entreprise. *Il sollicitait donc une fois encore la permission de quitter Sainte-Hélène le plus tôt possible.* De nouveau, le gouverneur fit observer que la requête réclamait réflexion, et qu'en tout cas, il devait en référer en Angleterre.]

Il existe dans les papiers de Lowe qui sont au Bri-

tish Museum (Add. Mss., t. 20146, f° 133) un rapport où le major Gorrequer donne les détails supplémentaires suivants sur la conversation qu'il a eue avec Antommarchi, durant le trajet de Plantation à Jamestown : « J'ai demandé comment on allait à Longwood. Antommarchi m'a répondu, en paraissant vouloir éviter de prononcer le nom du général Bonaparte : « *Il* va un peu mieux aujourd'hui. » Sa fièvre, m'a-t-il appris ensuite, était moindre; il avait pu se lever avant-hier, et pendant une demi-heure environ, était resté assis dans un fauteuil, auprès de son lit; hier aussi, pendant quelques instants; mais ce matin, il était couché, quand lui, Antommarchi, avait quitté Longwood. A son avis, si le général Bonaparte sortait victorieux de sa fièvre, ce serait grâce à la nature, et non par l'effet des remèdes. C'était « une fièvre pernicieuse ». Je l'ai prié de préciser : « Une fièvre gastrique et pituitaire », a-t-il déclaré. Je l'ai questionné encore : « Le général Bonaparte ne prenait-il pas de médecines ? — Si, il en a pris quelques-unes, récemment. — Mangeait-il ? — Oui, de la gelée de viande, de l'arrow-root et du pain. » J'ai

fait la remarque que c'étaient là des aliments très nourrissants « Sans doute, mais ses forces sont absolument épuisées Il a beaucoup maigri, il est emacié — De corps? — Des membres, du buste, mais pas autant du ventre Celui ci ne semble pas fort diminué, *parce qu'il est gonflé d'air*, il est quelquefois dur *comme la peau d'un tambour* » Antommarchi a terminé en me disant que le malade vomissait souvent, que tous ses organes étaient dérangés, n'accomplissaient plus leur fonction, que les intestins étaient dans le pire état, devaient être stimulés par des lavements fréquents, enfin que le mal n'était pas confiné à un endroit spécial, comme le foie, par exemple, mais que c'était un mal général »

10 AVRIL

Le docteur Arnott a reçu l'ordre d'insister auprès du docteur Antommarchi pour que celui-ci continue ses soins au général Bonaparte et rapporte ce qui suit : « J'ai vu le docteur Antommarchi, mais n'ai pu le ramener à de meilleurs sentiments. Je suis alors allé trouver le comte de Montholon, et, après lui avoir exposé que la défection de mon confrère me plaçait dans une situation fort différente de celle que j'avais à mes débuts à Longwood, je l'ai prié de faire tous ses efforts pour qu'il reprît son service. Le comte m'a donné l'assurance que, dans le courant de la journée, il allait s'y employer activement. »

A sa visite de ce matin, le docteur Arnott n'a pas jugé le général Bonaparte plus mal ; il était même un peu mieux ; il avait passé une assez bonne nuit.

Le comte de Montholon a envoyé aujourd'hui à Plantation une lettre ouverte pour la comtesse de Montholon, à Paris. Il s'y exprime de la manière suivante sur l'état du général Bonaparte : «..... La maladie est aujourd'hui au vingt-troisième jour. La fièvre décline depuis avant-hier, et les médecins sont portés à croire qu'il n'y a plus de danger, et, que sous peu, il entrera en convalescence. Tu ne peux te faire une idée de son changement et de sa faiblesse ; il est maigre comme en 1800, et je parais gros et gras près de lui. J'ai été assez heureux pour obtenir de lui d'appeler le docteur Arnott. Et, sans contredit, c'est à ses soins qu'il doit d'être hors d'affaire. Quelque répugnance qu'il ait à prendre les remèdes nécessaires, cependant il en a pris quelques-uns, et tous les jours sa

confiance en le docteur Arnott augmente..... »

Cette lettre (1) a été écrite le jour où il a été question d'établir le docteur Arnott comme seul médecin du général Bonaparte et transmise au gouverneur juste avant la conversation que l'on verra ci-après et dans laquelle le docteur Arnott a été requis de dire s'il croyait le général Bonaparte atteint d'une maladie de foie.

(1) Elle continuait et finissait par les lignes suivantes, que ne donne pas Hudson Lowe : « La conduite d'Antommarchi est inexplicable ; il est impossible d'être moins sérieux, plus léger. Rien ne peut le corriger, et l'odeur de la jupe l'attire à tel point qu'il néglige tout. Il n'est pas arrivé, je crois, une seule fois, qu'on l'ait trouvé chez lui. Il me semble en tout digne de porter les pantalons rouges ; c'est assez te dire à quelle idole il sacrifie. » (*Lettres du comte et de la comtesse de Montholon*, publiées par Philippe Gonnard.)

11 AVRIL

Le docteur Arnott, s'étant présenté chez le gouverneur, lui a rapporté ce qui suit :

Hier, il a fait deux visites au général Bonaparte; le matin, il l'avait trouvé un peu mieux, mais, dans l'après-midi, on l'informa qu'il avait été pris de vomissements, et lui-même le vit rendre quelque chose; ce n'était guère que des aliments : de la gelée de viande, du pain, du lait et du sirop de capillaire. Après l'accès, le général engagea une conversation avec le docteur et lui dit que sa fièvre était *partie* et qu'il était revenu à ses deux misères depuis six mois : une grande faiblesse et l'absence d'appétit. Il mit ensuite la main au flanc droit et prononça : « Le

foie ! » En même temps, il écartait sa chemise pour permettre au docteur de procéder à un examen. Le comte Bertrand, qui était seul présent, répéta en anglais que la fièvre était passée, et que le général Bonaparte se retrouvait dans l'état où il languissait depuis six mois ; « que son foie était malade » ou « que tous les accidents provenaient du mauvais fonctionnement du foie ». Le docteur Arnott ne se rappelle pas l'expression exacte, mais d'une manière ou d'une autre, et d'après les termes employés, c'est sur la région du foie que devait se porter l'attention. A la palpation, le général Bonaparte tressaillit, et le docteur lui ayant demandé s'il ressentait une douleur, il répondit affirmativement. Cependant, il n'y avait ni induration, ni enflure ; le docteur Arnott l'assura aussitôt au comte Bertrand, en anglais ; le comte Bertrand le dit à son tour en français au général Bonaparte, qui se contenta d'indiquer par un jeu de sa physionomie qu'il comprenait, n'insista pas, et se

mit à faire des questions sur les malades du camp.

Aujourd'hui, 11 avril, on est venu de grand matin chercher le docteur Arnott : le général Bonaparte, lui a-t-on annoncé, avait vomé quatre fois depuis 3 heures. Le docteur s'empessa de se rendre auprès de lui ; les accès avaient cessé, mais il paraissait moins bien qu'hier.

Comme le docteur Arnott quittait ensuite Longwood pour voir le gouverneur, après avoir réitéré aux comtes Bertrand et de Montholon son vif désir d'être de nouveau secondé par le docteur Antommarchi, il a observé Marchand, qui se rendait à l'appartement de ce dernier.

Le gouverneur a profité de l'occasion qui s'offrait pour interroger longuement le docteur Arnott sur l'aspect du malade. Ses réponses ne confirment pas ce qu'en disent le comte de Montholon et le docteur Antommarchi. La personne du général Bonaparte ne paraît pas émaciée au docteur Arnott : « Il a le poignet et le bras

aussi vigoureux que les miens », a-t-il affirmé en mettant à nu son propre poignet et une partie de son bras, qui est fort. Le général aurait pareillement la poitrine, les épaules et le ventre pleins et ronds. Le docteur Arnott ne peut rien découvrir non plus d'anormal à ses jambes. Peut-être les mollets étaient-ils autrefois très gros ; dans ce cas, ils doivent avoir maigri, et ce serait la raison pour laquelle le général aurait fait cette réflexion, traduite par le comte de Montholon, qui en a ri : « que le diable a mangé ses jambes... »

En résumé, le docteur Arnott trouve difficile de concilier, avec l'apparence grasse qu'il a constatée, les vomissements du général Bonaparte et le peu de nourriture qu'il prend, d'après son entourage. Cependant, il est très frappé de la pâleur extraordinaire, cadavéreuse de son teint. Il a vu ce matin le général traverser sa chambre avec l'aide du comte Bertrand et de Marchand ; il avait, raconte-t-il, avec sa barbe vieille

de plusieurs jours, une figure spectrale, horrible

Le docteur Arnott, en terminant, a demandé que toutes ses déclarations fussent reçues d'ailleurs avec une certaine réserve, attendu qu'il n'a pas connu le général Bonaparte avant de le soigner, qu'il ignore sa mine et sa personne antérieures, et qu'en conséquence il ne peut parler par comparaison. Mais il a assuré à plusieurs reprises au gouverneur qu'il ne découvrirait aucune affection organique, que la maladie lui paraissait surtout morale, devait être principalement, à en juger par les symptômes, de l'hypocondrie, bien qu'il fût difficile encore de se prononcer à ce sujet d'une manière absolue.

A son retour à Longwood, dans l'après midi le docteur a été appelé de nouveau chez le général Bonaparte, auquel il a fait une visite, *en compagnie, comme naguère, du docteur Antommarchi*. Ce dernier avait vu le général pendant son absence.

12 AVRIL

Rien d'important aujourd'hui.

13 AVRIL

Le docteur Arnott, à sa visite de ce matin, a été informé par le docteur Antommarchi que le général Bonaparte avait passé une mauvaise nuit, qu'il avait été pris de vomissements vers 2 heures et s'était montré agité jusque vers 7 heures ; il était alors redevenu calme et avait dormi un peu. Il a donné au docteur Arnott l'impression d'être très fatigué, très abattu. Il s'est plaint à lui que ses forces diminuaient tous les jours et que maintenant il ne pouvait plus se tenir debout sans aide. Il a eu de nouveaux vomissements en présence du docteur, et il a rejeté quelques aliments qu'il venait d'absorber quelques instants auparavant.

La veille, il avait demandé au docteur Arnott comment on mourait de faiblesse et combien de temps on pouvait vivre en mangeant aussi peu qu'il le faisait. Le docteur n'a rien répondu de précis ; il a expliqué que cela dépendait des circonstances, qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

Le général Bonaparte ne veut, paraît-il, d'aucun des remèdes qui lui sont proposés. Ce n'est qu'avec la plus grande difficulté qu'on parvient à lui faire accepter une médecine quelconque. Le docteur Arnott dit que jamais il ne lui a semblé aussi déprimé qu'aujourd'hui.

C'est pourtant le 13 avril que, d'après les *Récits de la Captivité*, l'Empereur aurait commencé à s'occuper de son testament.

« La nuit a été moins bonne, relate le comte de Montholon à cette date, peut-être à cause de l'abondance de la transpiration. Sept fois, j'ai changé

l'Empereur, et chaque fois flanelle et linge étaient trempés, jusqu'au madras dont il entoura sa tête Ces changements de linge sont bien difficiles à faire sans l'impatisser, car il ne veut pas de lumière dans sa chambre, il ne souffre qu'une bougie dans la pièce voisine, et c'est à la faible lueur de cette lumière qu'il me faut, non lui donner, mais lui mettre tout ce dont il a besoin, même nouer le madras sur sa tête

« Ce matin, à son réveil, l'Empereur m'a dit « Je vous dicterai aujourd'hui mes dernières volontés Revenez à midi »

« Quand je suis revenu, il m'a fait mettre le verrou à sa porte et m'a dicté deux heures sans s'arrêter, puis il m'a fait lui lire sa dictée, en me disant avec bonté Voulez-vous que je vous donne davantage? »

« J'étais trop ému pour pouvoir répondre Il s'en est aperçu et m'a dit « Allons, allez-vous en recopier ce que je vous ai dicté, et après demain, qui sera mon bon jour, nous le relirons Vous me le dicterez, et je l'écrirai Envoyez-moi Marchand, s'il peut se lever » Et comme j'allais sortir « Non, faites appeler le grand maréchal »

14 AVRIL

Hier soir et ce matin, le docteur Arnott, que le gouverneur a vu, a trouvé mieux le général Bonaparte. Il n'avait plus eu de vomissements.

Le docteur a eu l'occasion de bien examiner les jambes et les cuisses du malade ; il les a jugées maigres. Comme il exprimait au docteur Antommarchi sa surprise que le général eût encore la poitrine et le ventre si gros, après tout ce qu'il a enduré, le docteur Antommarchi a fait la remarque que ce reste d'embonpoint n'était rien en comparaison du passé ; selon lui, le général Bonaparte aurait été extraordinairement corpulent.

Le docteur Arnott a observé les yeux du

général, ils sont parfaitement clairs, ne montrent trace, pas plus que la peau, d'aucune imprégnation biliaire. Le comte de Montholon ayant demandé encore si le foie n'était pas atteint, le docteur a répondu négativement, répété qu'il ne découvrirait ni induration ni enflure.

Le général Bonaparte, parlant des divers maux auxquels il est tour tour sujet, à comparé sa situation à celle d'un homme placé entre Charybde et Scylla

—

Ce 14 avril, un acte aimable de l'Empereur donnait lieu à un incident qui paraît déplorable même au partial biographe d'Hudson Lowe, Forsyth.

« Le docteur Arnott, raconte-t-il, ayant un peu vivement pressé son malade de prendre une médecine, Napoléon lui fit observer avec bonne humeur qu'il ne fallait pas le traiter absolument comme un soldat du 20^e régiment. Il parla ensuite avec éloges des qua

lités militaires des Anglais et dit qu'il voulait offrir aux officiers du 20^e, en témoignage d'estime, la *Vie de Marlborough*, par Coxe... Les volumes furent en effet portés, presque aussitôt, chez l'officier d'ordonnance attaché à Longwood. Le docteur Arnott expliqua leur destination au capitaine Lutyens, et celui-ci n'hésita pas à les transmettre au major Jackson, qui commandait au camp de Deadwood. Sur la page de titre, malheureusement, figurait le nom du donateur, précédé de la qualification impériale.

« Un peu plus tard, Napoléon demandait au docteur comment son cadeau avait été accueilli, mais une circonstance quelconque détournait son attention avant la réponse.

« Quand Sir Hudson Lowe connut ces détails, le lendemain, il écrivit au docteur Arnott : « Le capitaine Lutyens m'a rapporté qu'on vous avait de nouveau entretenu des livres, mais que, grâce à une interruption opportune, vous aviez pu éviter la reprise du sujet. Je vous en félicite, car cette tentative pour faire de vous un instrument de communication, en pareille matière, va contre les devoirs de votre pro-

fession *Ils le savent bien*, et sans doute ils n'agissent pas sans une arrière-pensée »

« En même temps, le major Jackson, qui avait été laissé libre du reste d'accepter ou de refuser la *Vie de Malborough*, adressait, avec la pleine approbation du gouverneur, la lettre suivante au capitaine Lutyens « Après avoir vu les volumes déposés dans notre salle et appris ce qui a été dit au docteur Arnott, je ne comprends vraiment pas comment un officier du 20^e a cru pouvoir transmettre, comme présent du général Bonaparte au régiment, un ouvrage sur lequel se trouve la mention manuscrite . « L'Empereur Napoléon » Vous devrez donc saisir la première occasion d'expliquer au comte de Montholon la délicatesse de votre situation en cette circonstance, et le prier de vous permettre de replacer les livres entre ses mains »

« Le capitaine Lutyens s'offensa de cette lettre, il répondit au major Jackson . « qu'il ne le croyait pas autorisé à juger la conduite qu'il tenait à Longwood, ou sa situation était spéciale » Le résultat fut son remplacement par le capitaine Crokat

« Je ne puis m'empêcher de penser, conclut Forsyth, que le cadeau de Napoléon, fait dans une intention toute bienveillante, devrait être accepté, malgré la qualification qui figurait sur les volumes. Ce n'était pas l'addition à la bibliothèque d'un régiment anglais d'un ouvrage offert par l'ex-empereur, qui pouvait ébranler la fidélité de ce régiment. Il ne paraît pas que Napoléon ait jamais su l'incident provoqué par sa générosité, mais, s'il l'avait connu, il y aurait vu sans doute une insulte réfléchie. »

(History of the Captivity, t. III.)

15 AVRIL

Le docteur Arnott n'a pas constaté d'aggravation ce matin dans l'état du malade. Le docteur Antommarchi lui a pourtant raconté qu'il était resté toute la nuit près du général Bonaparte, et que celui-ci semblait si mal, qu'il l'avait cru sur le point d'expirer.

—

La matinée du 15 avril n'en fut par moins consacrée par l'Empereur à écrire de sa main le testament qu'il avait dicté le 13. « Il n'en a point été fatigué », dit le comte de Montholon dans ses *Récits*. Mais il allait s'en ressentir aussitôt. La tâche avait été extré-

mement pénible pour lui, non seulement à cause de sa faiblesse actuelle, mais encore, il faut y songer, à raison de sa difficulté d'habitude à prendre une écriture à peu près lisible : ce qui était nécessaire ici. Le testament comprend une cinquantaine d'articles, il remplit sept pages de l'édition in-octavo des *Récits de la Captivité* (Paris, Raulin, 1847).

16 AVRIL

Le docteur Arnott rapporte qu'il a fait une seconde visite le soir, hier, et que le général Bonaparte n'était plus tout à fait aussi bien ; il semblait plus faible, plus accablé, et dans une grande agitation d'esprit ; il n'avait plus aucun espoir de guérison, a-t-il déclaré, et tous les remèdes ne pouvaient être désormais que des palliatifs.

Aujourd'hui, au matin, son état demeurait à peu près le même, bien que, d'après le docteur Antommarchi, il eût passé une bonne nuit, passablement dormi, et pris quelque nourriture. Le docteur Arnott considère, somme toute, que la situation a empiré depuis hier, que la faiblesse

est plus grande et le moral plus affecté. On a pansé devant lui le cautère du général (1), auquel on avait enlevé son gilet de flanelle ; le torse du malade lui a paru plus maigre que la dernière fois qu'il avait eu l'occasion de le voir.

La communication suivante a été reçue, au cours de la journée, de l'officier d'ordonnance attaché à Longwood : « Le comte de Montholon est venu vers 10 heures à mon logement pour réclamer les services de M. Mudd et de deux ouvriers menuisiers : les médecins, m'a-t-il expliqué, avaient conseillé au général Bonaparte de quitter sa chambre à coucher, trop petite, pour le salon, mais des endroits de cette dernière pièce sont délabrés ; il pria donc qu'on procédât aux réparations nécessaires aujourd'hui même. Sur ma remarque que le général serait beaucoup mieux, plus confortablement dans la

(1) Un cautère appliqué au bras gauche de Napoléon le 18 novembre 1820, par Antommarchi. Il est mentionné dans des pièces sur l'autopsie qu'on trouvera à l'appendice.

Nouvelle Maison (1), le comte a répondu qu'il ne fallait pas songer à l'installer là ; ils avaient eu déjà toutes les peines du monde à lui faire accepter le salon.

Les menuisiers ont été envoyés aussitôt.

Montholon donne à ce jour, dans ses *Récits de la Captivité*, de très longs conseils au duc de Reichstadt, que l'Empereur lui aurait dictés. De toute évidence, ce morceau, qui préconise une entente de la France avec l'Angleterre pour le partage du commerce du monde et où il est question avec éloges du principe des nationalités, du régime parlementaire et de la liberté de la presse, toutes idées qu'arborait, en 1846, à l'époque de l'apparition des *Récits*, le prince qui avait succédé au duc de Reichstadt comme préten-

(1) La nouvelle maison *Longwood New House* qu'on venait de terminer pour Napoléon. Elle était spacieuse, bien distribuée et convenablement meublée. Elle n'avait qu'un défaut : de se trouver tout à côté de l'actuelle, d'être bâtie sur le même lugubre plateau sans arbres, dans le même site toujours assailli par le vent, la pluie et le brouillard.

dañt au trône impérial, ce morceau est en grande partie l'œuvre du comte de Montholon. Il s'y rencontre seulement quelques passages où l'on croit reconnaître le tour de parole napoléonien. Tel ce début, par endroits : « Mon fils ne doit pas songer à venger ma mort : il doit en profiter. Que le souvenir de ce que j'ai fait ne l'abandonne jamais, qu'il reste toujours, comme moi, Français jusqu'au bout des ongles. Tous ses efforts doivent tendre à régner par la paix. S'il voulait, par pure imitation et sans nécessité absolue, recommencer mes guerres, il ne serait qu'un singe. Refaire mon ouvrage, ce serait supposer que je n'ai rien fait. L'achever, au contraire, ce sera montrer la solidité des bases, expliquer tout le plan de l'édifice qui n'était qu'ébauche. On ne fait pas deux fois la même chose dans un siècle. J'ai été obligé de dompter l'Europe par les armes ; aujourd'hui, il faut la convaincre. J'ai sauvé la révolution qui périssait, je l'ai lavée de ses crimes, je l'ai montrée au monde resplendissante de gloire ; j'ai implanté en France et en Europe de nouvelles idées ; elles ne sauraient rétrograder. Que mon fils fasse éclore tout ce

que j'ai semé, qu'il développe tous les éléments de prospérité que renferme le sol français. A ce prix, il peut encore être un grand souverain »

Toujours au 16 avril, on lit dans Montholon « Le docteur Arnott a tellement insisté aujourd'hui pour que l'Empereur consentit à recevoir Antommarchi, que j'en conclus qu'il est plus inquiet qu'il ne le témoigne » Et à la date du lendemain, 17 avril, Montholon mentionne que l'accès de la chambre de Napoléon a été rendu à Antommarchi.

Ainsi, celui-ci aurait encore fourni des sujets de plainte et de nouveau se serait trouvé en disgrâce à ce moment. La chose apparaît assez douteuse, puisque Hudson Lowe, qu'Arnott renseignait, n'en parle pas. Etablis sur des notes probablement fort sommaires et peu claires, les *Recits*, on n'a que trop souvent l'occasion de le constater lorsqu'on les examine de près, sont d'une chronologie incertaine. Il semble bien que Montholon place aux 16 et 17 avril des détails qui appartiennent aux 8, 9, 10 et 11.

17 AVRIL

L'officier d'ordonnance a écrit ce matin : « M. Mudd et les menuisiers comptent terminer leur besogne ce soir. Le général Bonaparte a couché la nuit dernière dans le salon, et le docteur Antommarchi a fait transporter son lit de son logement particulier à l'appartement. »

Dans l'après-midi, le gouverneur a vu le docteur Arnott, qui l'a informé que, selon le docteur Antommarchi, la nuit du général avait été très mauvaise : « Il avait vomi deux fois des aliments et de la pituite, eu des sueurs froides, éprouvé de la suffocation, et son pouls était petit, fréquent et irrégulier. Une décoction de quinquina lui avait été administrée. »

Sur les deux premiers points, le docteur Arnott ne pouvait exprimer d'opinion, il n'y avait pas trace, par exemple, de sueur froide au moment de sa visite, mais le jour précédent, il avait constaté de la transpiration et de la moiteur. Pour le pouls, il était assez faible et fréquent, mais il battait ordinairement et très régulièrement à 75. La chaleur du corps était normale aussi. Le général semblait très somnolent et déprimé, mais il respirait avec beaucoup d'aise. La décoction de quinquina lui était restée sur l'estomac.

Le docteur Arnott a fait la remarque, à ce sujet, que le malade paraissait maintenant un peu plus disposé à prendre médecine.

Il s'est plaint de nouveau de son foie, en mettant la main à son côté. Il a dit qu'il n'y avait chez lui aucun signe de mort prochaine, il le savait bien, mais qu'il se sentait dans un état tel que le vent d'un boulet suffirait pour l'emporter. La chose, pense le docteur Arnott, est

exacte, s'il ne prend pas plus de nourriture que ne le rapportent son entourage et Autommarchi.

Le docteur croit de plus en plus à un cas d'hypocondrie. Il n'y a pas apparence de danger immédiat, mais s'il ne se produit pas une amélioration, il faudra s'attendre à l'issue ordinaire de ce genre de maladie. L'esprit du général semble particulièrement affecté. Le docteur Arnott a remarqué ce matin même une singularité dans sa manière : il se trouvait assis dans un fauteuil ; tout à coup, il s'est mis à siffler, s'est arrêté brusquement, a ouvert la bouche toute grande, avancé les lèvres, et, pendant un moment, a regardé fixement le médecin en plein visage, avec des yeux fous.

Le gouverneur a demandé si, les choses étant ainsi, il ne serait pas bon de provoquer, d'une manière ou d'une autre, quelque excitation chez le général Bonaparte, de lui procurer du nouveau, du changement, comme de l'installer dans la nouvelle maison. « Oh ! a répondu le docteur

Arnott, tout ce qui pourrait arrêter le cours actuel de ses idées lui ferait un bien infini. Si, par exemple, un vaisseau de ligne arrivait demain d'Angleterre pour l'emmener d'ici, je suis persuadé que cela le guérirait vite, le remettrait aussitôt sur pied. »

Le gouverneur a posé cette autre question : « N'y aurait-il rien dans l'air de l'île, par hasard, qui pût occasionner le mal dont le général Bonaparte paraît atteint ? » — Non, a dit le docteur, ce serait probablement la même chose partout où il serait tenu prisonnier dans des conditions semblables à celles de Sainte-Hélène. »

« Etait-il réellement devenu faible à ce point, a encore interrogé le gouverneur, qu'il lui fût impossible de marcher désormais sans aide ? » « Il ne se déplace jamais seul, a répliqué le docteur ; tout au moins, je ne le vois jamais se mouvoir d'un pas sans être assisté de quelqu'un. »

Le docteur Arnott a mentionné, pour finir, la crainte que le général Bonaparte inspirerait tou-

jours à son entourage; tous ses serviteurs tremblent, semble-t-il, de rien faire ou dire qui puisse lui déplaire.

Le docteur Antommarchi aurait exprimé l'avis que le malade sera emporté soudainement.

Le docteur Arnott se méprenait évidemment en interprétant comme de la crainte le respect et la sollicitude dont les Français de Longwood entouraient l'Empereur mourant. Sans aucun doute, Napoléon était un malade souvent exigeant, souvent atrabilaire. Mais c'est le cas ordinaire. Et cela n'empêchait pas Montholon, lorsqu'il décrivait à sa femme, le 17 mars 1821, toutes les peines et toute la fatigue que lui donnait l'Empereur, d'ajouter : « Il est vrai que le pauvre homme me dédommage tant qu'il peut par l'amitié qu'il me témoigne. » Lorsqu'il publiera le *Précis des guerres de Jules César*, Marchand déclarera, de son côté, dans la préface de ce livre : « Tout ce que disait l'Empereur

était rempli de dignité, de calme et de *bonle*. » Et Bertrand devait écrire au roi Joseph, le 16 septembre 1821 : « Il a été jusqu'au dernier moment simple, bon pour nous tous. Il nous considérait avec cet œil scrutateur que vous lui connaissiez. Nous tâchions de dissimuler, mais il était si accoutumé à lire dans nos regards, qu'il a sûrement plus d'une fois deviné l'inquiétude qui nous agitait. » (*Mémoires et Correspondance politique du roi Joseph, publiés par A. Ducasse, Paris, Perrotin, 1853-1854*)

18 AVRIL

L'officier d'ordonnance attaché à Longwood a envoyé avant midi la communication suivante : « Le général Bonaparte a paru ce matin très bas, nullement mieux au docteur Arnott. *Il peut vivre encore trois ou quatre semaines au plus, m'a dit à moi-même le comte de Montholon. Toute sa force semble être passée de son corps dans la tête. Il se rappelle maintenant toutes les choses des anciens jours. Il n'a plus de stupeur, sa mémoire est revenue, et il parle continuellement de ce qui aura lieu à sa mort.* »

L'officier d'ordonnance ajoutait, dans un post-scriptum, qu'il avait fait remettre le faisan hier, et deux autres aujourd'hui (1).

(1) Des faisans offerts par le gouverneur (note du journal).

Ce soir, le docteur Arnott a vu de nouveau le général et rapporte : « Je l'ai quitté à l'instant ; je le crois moins mal. Il vient de manger un peu et n'est plus aussi déprimé. Le docteur Antom-marchi m'a dit ce matin que la nuit avait été *extrêmement mauvaise*. »

19 AVRIL

Aujourd'hui, le docteur Arnott trouve que le général Bonaparte est mieux qu'il n'a été ces trois derniers jours. La nourriture qu'il a prise hier soir, en présence du médecin, lui est restée sur l'estomac. Il a dit néanmoins au docteur Arnott qu'il se sentait plus fort.

Le rapport du docteur Antommarchi, ce matin, a été le suivant : « Il a passé une nuit tranquille, n'a pas vomi. Il a demandé et mangé des pommes de terre frites, puis une soupe au vermicelle. Pouls petit et irrégulier. »

20 AVRIL

L'officier d'ordonnance attaché à Longwood fait savoir : « Henly, le domestique du comte de Montholon, m'apprend que son maître vient de lui parler de l'emmener en Europe et l'a chargé de voir à la boutique du camp si l'on pouvait s'y procurer de grandes malles. D'autrepart, la comtesse Bertrand m'a dit, quand je lui ai lu le billet du docteur Shortt, relatif à une servante, *qu'elle était bien fâchée que le renseignement fût si défavorable, car il lui fallait une personne qui l'accompagnerait en Angleterre...* »

Le rapport du docteur Antommarchi a été ce matin : « Le malade a passé une bonne nuit, sauf que, de 11 à 3 heures, il a éprouvé une fort gênante sensation de chaleur à l'intestin,

accompagnée de suffocation et de soif, et lorsqu'il essayait de boire, il n'y parvenait qu'avec difficulté. » Le docteur Arnott constate, cependant : « J'ai trouvé le général Bonaparte comme je l'avais laissé hier soir. Je ne puis apercevoir aucune différence; il n'est certainement pas plus mal. »

Dans une lettre transmise par l'officier d'ordonnance, le comte de Montholon mande à la comtesse :

« Un bâtiment, me dit-on, part demain. J'en profite, mon Albine chérie, pour te donner des nouvelles de l'Empereur. Son état est toujours, à peu de chose près, le même. Depuis vingt-quatre heures, il était mieux, quand, cette nuit, se sont manifestées d'assez vives douleurs intestinales, et une douleur insupportable intérieure. Les vomissements sont un peu calmés, mais rien ne peut exprimer son changement. La mort semble empreinte dans tous ses traits... (1)

(1) Entre ce paragraphe et celui qui suit, il y avait ces lignes, qu'Hudson Lowe, les jugeant d'importance secondaire, n'a pas

« Je pense que, lorsque cette lettre te parviendra, tu seras à quelques eaux minérales, et il est malheureusement assez probable que je te rejoindrai à ton retour. Je dis malheureusement, car je paierai bien cher cette réunion tant appelée par mes vœux, si je ne la dois qu'à la mort d'un homme dont l'amitié pour moi n'a pas

transcrites « Le docteur Arnott le voit deux fois par jour, le reste du temps, Antommarchi. Ce dernier s'est enfin, à force de coups, un peu corrigé, et certes, s'il avait toujours été ce qu'il est aujourd'hui on n'aurait pas ou peu de reproches à lui faire. Mes journées et mes nuits se passent comme celles d'un garde-malade je n'en suis pas fatigué. Je me couche à cinq heures du matin. Marchand mène la même vie. Souvent le pauvre Vignali en (sic) Bertrand vient plusieurs fois dans la journée et sert d'interprète au docteur Arnott. Quant à cette pauvre M^{lle} Bertrand, elle se désespère de ce que l'Empereur ne veut pas lui permettre de le voir. Noverraz est toujours malade assez sérieusement du foie. Il est au mercure et aux frictions, pour toute nourriture. On lui a mis hier le troisième vésicatoire sur le foie ou le ventre depuis quinze jours. M^{lle} Saint-Denis est aussi malade, le mercure qu'elle a pris pour la maladie du bas ventre lui a occasionné, par suite du froid, des douleurs affreuses dans les articulations. Tu vois que Longwood s'est transformé en espèce d'hôpital. Chose assez bizarre, ceux qui fatiguent le plus sont ceux qui se portent bien, et grâce à Dieu, je suis du nombre » (*Lettres du Comte et de la Comtesse de Montholon, publiées par Philippe Gonnard*)

connu de bornes depuis longtemps, et qui, dans ses derniers moments, m'en donne plus de preuves que jamais. »

A ce même jour, Montholon relate dans ses *Récits* : « Cette nuit, vers une heure, l'Empereur m'a exprimé le désir de causer avec l'abbé Vignali et m'a ordonné de le faire appeler, ajoutant : « Vous nous laisserez, mais reviendrez dès qu'il sera sorti de la chambre. Arrangez-vous de manière à ce qu'on ne sache pas que je l'ai vu cette nuit. » J'obéis : l'abbé Vignali reste une heure près de l'Empereur. Quand je rentrai, l'Empereur était très calme ; sa voix ne témoignait d'aucune émotion ; il a causé quelques instants de religion ; m'a demandé sa potion, et s'est endormi. Il dormait encore quand M. Marchand est venu me relever. »

Selon Antommarchi, ce serait le lendemain 21 avril, à 1 h. et demie de l'après-midi, que Napoléon se serait entretenu avec l'abbé Vignali.

21 AVRIL

L'officier d'ordonnance a envoyé cette communication « On me dit que le général Bonaparte a passé une bonne nuit et qu'il est un peu mieux ce matin ».

Le docteur Arnott a fait le rapport suivant « J'ai trouvé mieux le général Bonaparte, ce matin, sa nuit a été bonne, et il a pris une grande quantité de nourriture, qui lui est, il est vrai, restée sur l'estomac Ce qui est un signe favorable, je crois, c'est que lui-même se juge plus fort qu'il y a quelques jours »

22 AVRIL

Le docteur Arnott, parlant au gouverneur, a exprimé aujourd'hui cet avis : « Mon malade n'est plus aussi bien qu'hier. Il a passé une excellente nuit, m'a-t-on rapporté, mais après l'absorption d'un peu de potage, il a été pris d'une crise de vomissement. Ce qu'il a rejeté était de la nourriture de la veille, non digérée. »

Dans l'après-midi, le général Bonaparte a paru légèrement mieux au docteur. Il n'a, cependant, presque rien mangé de la journée, et le soir, il ressentait quelque malaise à l'estomac.

Ce même 22 avril, le major Harrison écrit à sir George Bingham : « Je ne sais que penser de notre

invalide, ou plutôt, je commence à croire que toute cette histoire de sa maladie est une pure farce. Il est toujours alité, mais, d'après mes renseignements, il y a une amélioration considérable dans son état. Le docteur Arnott le voit deux fois par jour, régulièrement, et il me dit que c'est bien le client le plus extraordinaire qu'il ait jamais eu, et que, très certainement, si la nouvelle arrivait demain qu'un vaisseau de 74 vient le chercher pour le reconduire en France, la santé morale et l'énergie physique lui reviendraient à l'instant » (Publié par le *Cornhill Magazine*, fev 1901)

A ce jour, se place également un entretien de Napoléon avec le comte Bertrand, raconté par ce dernier dans une lettre au roi Joseph, du 6 octobre 1821 (*Memoires et Correspondance politiques du roi Joseph, publiés par A. Ducasse*) L'Empereur, dans cet entretien, charge le grand maréchal de dire à son frère Joseph, à sa sœur Caroline et à sa mère, que ses nièces, étant donnée la situation actuelle des Bonaparte, ne peuvent faire nulle part de mariages plus avantageux qu'en Italie, et qu'elles

doivent entrer, pour exercer de l'influence à Rome, et par Rome, sur le reste du monde, dans les familles illustres qui ont eu des papes et qui peuvent en avoir encore.

23 AVRIL

Le docteur Arnott a informé le gouverneur que le général Bonaparte avait eu de nouveaux vomissements, mais il témoigne maintenant moins de répugnance pour les médecines, et il en a pris une.

Le docteur est de plus en plus convaincu que le mal du général est de l'hypocondrie, avec des symptômes nombreux de dyspepsie. La guérison, a-t-il dit, sera probablement lente et difficile, parce que lui, médecin, « ne peut donner au malade ce qui le rétablirait ». Le gouverneur ayant désiré savoir quel était ce remède efficace, mais impossible : « La liberté », a répondu le docteur Arnott.

Il ne voit cependant aucun danger immédiat.

Le général est mieux en ce moment, à son avis, qu'il y a huit jours, et, « ce qui est fort important, c'est que lui-même a cette idée qu'il est mieux ». Il a mangé une quantité notable des faisans qui lui ont été envoyés, en hachis, avec une sauce savoureuse, à laquelle le docteur Arnott a été prié de goûter d'abord, comme à d'autres mets qu'il s'est fait préparer à diverses reprises. Il ne voulait pas de faisan cuit à la manière ordinaire, simplement, mais le docteur lui a persuadé d'en essayer et d'en mâcher des morceaux, qu'il rejetterait au besoin.

Il lui est encore arrivé de se plaindre en criant : « Le foie ! » et de signaler une chaleur qu'il croit ressentir à l'aîne droite. Ceci, assure le docteur Arnott, est un signe d'hypocondrie.

Il semble au docteur que le général est devenu dur d'oreille ; fréquemment, il demande au comte Bertrand et aux autres personnes de son entourage de répéter leurs paroles.

Il n'a pas quitté le lit depuis deux jours, mais il s'est fait faire la lecture par Marchand, son valet de chambre.

Le docteur Arnott a eu l'occasion de voir à nu son cou et une partie de son corps ; il ne les a pas trouvés amaigris depuis sa dernière observation.

Le malade ne porte pas de chemise, il n'a qu'un gilet de flanelle, et lorsqu'il sort de ses draps, les jambes enveloppées dans un grand sac, en flanelle aussi, très souvent il s'impatiente des soins qu'on lui donne et s'emporte en violentes exclamations contre ses serviteurs.

24 AVRIL

Le docteur Arnott dit au gouverneur que ni ce matin, ni la veille, il n'a constaté de changement dans l'état du général Bonaparte ; il n'aperçoit ni amélioration, ni aggravation.

Le docteur Antommarchi lui a rapporté que le général avait mangé quelque chose hier soir, vers sept heures, et qu'une heure plus tard, il avait tout rejeté ; que cependant il s'était vite retrouvé à l'aise, et qu'il avait dormi une partie de la nuit.

—

Nouvel entretien, ce 24 avril, de Napoléon avec le comte Bertrand. L'Empereur répète au grand-

maréchal qu'il est important que sa famille s'allie aux familles romaines d'où sortent les cardinaux, les légats et les papes. Quelques uns des Bonaparte pourront résider en Amérique et en Suisse, ou il leur sera possible, puisque ces pays sont des républiques, de devenir membres du gouvernement. Ainsi établis, et par le moyen d'une vingtaine de mariages, les Bonaparte s'assureront une grande influence dans le monde catholique, aux États Unis et à Berne (*Mémoires et Correspondance politiques du roi Joseph, publiés par A. Ducasse. Lettre du comte Bertrand à Joseph, du 6 octobre 1821*)

25 AVRIL

A sa seconde visite, hier, le docteur Arnott avait trouvé le général Bonaparte légèrement mieux, mais la nuit, au rapport du docteur Antommarchi, a été mauvaise et marquée par des vomissements nombreux. Ce matin, le pouls accusait un accroissement de trois battements à la minute, et le malade semblait un peu plus faible.

Le docteur Arnott vient de faire savoir qu'il en est de même ce soir : le général se plaint d'être absolument sans forces, et son pouls n'a pas diminué de fréquence. Il a été pris, dit le docteur Antommarchi, d'une nouvelle crise de vomissements vers 4 heures 1/2 de l'après-midi, et

depuis lors, il ressent quelque épuisement. Il a très peu mangé de la journée

« La matinée tout entière, relate néanmoins le comte de Montholon dans ses *Récits*, a été employée par l'Empereur à écrire ses codicilles, il a daté du 16 les deux premiers, les autres portent la date du 24 avril. Il a suivi le même système que pour le testament, il me les a dictés, et je les lui ai ensuite lus, mais comme ce travail le fatiguait beaucoup, il a fait venir M. Marchand, auquel il a fait écrire les instructions officielles pour ses exécuteurs testamentaires, instructions qu'il a signées après se les être fait lire »

Napoléon date ses codicilles des 16 et 24 avril, parce qu'ils ont été préparés, rédigés à ces jours

Dans la grande édition in-octavo des *Récits* (Paris, Paulin, 1847) les instructions de l'Empereur à ses exécuteurs testamentaires remplissent sept pages. Ses codicilles, que Montholon ne donne pas, sont encore plus longs

26 AVRIL

Le docteur Arnott adresse cette communication : « Je ne puis apercevoir aujourd'hui aucun changement. Le docteur Antommarchi m'a rapporté que le général Bonaparte avait vomi trois fois depuis hier soir ; qu'il s'était montré très agité pendant la première partie de la nuit, mais que, de 3 à 7 heures, il avait un peu dormi. Quand je suis arrivé, ce matin, il venait encore d'avoir un vomissement... »

—

Dans la soirée, Napoléon s'entretient avec le comte Bertrand du duc de Reichstadt : « L'Empereur a demandé au grand maréchal s'il avait écrit ses con-

versations précédentes, il a dit que Madame devait laisser à son fils (de lui Empereur) plus qu'à aucun autre de ses petits-enfants, que ces petites choses attacheraient, que Pauline et le cardinal devaient en faire autant, que la famille ne devait rien négliger pour s'attacher le fils de l'Empereur, qu'on voudrait probablement en faire un cardinal, que la chose la plus importante pour lui était de ne jamais se faire Frère, qu'il devait toujours se glorifier d'être né français, qu'on ne pouvait savoir quelle serait sa destinee, qu'il ne devait rien faire qui pût éloigner de lui les Français et les indisposer, qu'il était important qu'il fût bien élevé, qu'il devait apprendre le latin, les mathématiques, la géographie et l'histoire. L'Empereur a ajouté qu'il fallait tâcher de se procurer le volume de sa correspondance avec les Souverains et la faire imprimer, que Joseph devait l'avoir » (*Memoires et Correspondance politiques du roi Joseph, publiés par A. Ducasse, Lettre du comte Bertrand à Joseph, du 6 octobre 1821*)

27 AVRIL

Le docteur Arnott a envoyé la note suivante, de Longwood : « Je suis retenu ici depuis 11 heures. Le général Bonaparte est plus mal que je ne l'ai encore vu. Son estomac rejette tout, des vomissements continuels l'épuisent. »

Plus tard, le docteur mandait : « Le poulx continue à être bon, et je n'appréhende rien de sérieux pour l'instant. Mais les vomissements sont désolants. »

A ces inquiétantes nouvelles, le gouverneur se hâta de se rendre à Longwood pour signaler au docteur Arnott l'opportunité d'une consultation médicale.

Les symptômes s'étaient alors un peu apaisés, le pouls se tenait à 84

Le soir, le docteur Arnott a fait savoir « Quand j'ai quitté le général Bonaparte à 3 heures et demie, cet après-midi, les vomissements avaient cessé et il s'était endormi, quand je l'ai revu, un peu après 5 heures, il était plus calme et n'avait pas vomé de nouveau, lorsque je l'ai laissé à 7 heures, il paraissait toujours tranquille, mais très abattu et à bout de forces, en conséquence des grands efforts dont les vomissements ont été accompagnés »

—

Arnott (lire le bulletin qui est à la page de 216, à l'appendice) voit rendre ce jour là à Napoléon cette matière fluide noirâtre, semblable à du marc de café, dont il ne parlera que le lendemain à Hudson Lowe, c'est le signe certain, qui apparaît pour la première fois d'un cancer à l'estomac ou d'un ulcère non

moins terrible. Après la mort et l'autopsie de l'Empereur, le chirurgien anglais dira, dans un récit succinct de la maladie envoyé le 11 mai au gouverneur : « Antérieurement déjà, j'avais redouté une affection grave de l'estomac ; quand je vis la matière fluide noire, le doute ne me fut plus permis... » La perspicacité et les craintes d'Arnott avant le 27 avril, on a pu les apprécier. A partir du 27 avril, il est sans doute très alarmé, mais ni ses rapports à Hudson Lowe, ni ses bulletins, ne démontrent qu'il ait bien compris, même si tardivement, à quel mal il avait affaire.

Napoléon se rendait certainement mieux compte de son état que le médecin, aux heures où les souffrances ne le frappaient pas de stupeur et lui laissaient la pensée libre. Il se pressait de terminer ce qu'il avait commencé de faire en vue de la mort, et le 27 avril, précisément, il s'astreignait à une besogne dont sa grande faiblesse semblait le rendre incapable.

« Cette journée, raconte Marchand dans la préface du *Récit des guerres de Jules César*, fut une des plus fatigantes qu'eût encore éprouvées l'Empereur

dans le cours de sa maladie, une des plus affligeantes pour nous par le développement des symptômes qui annoncent une fin prochaine. A plusieurs reprises, les vomissements le forcèrent de suspendre la dictée de ses dernières volontés, tout ce que nous fîmes pour l'engager à cesser un travail qui causait des accidents aussi graves ne put l'en détourner,

« Je suis bien fatigué, nous disait-il ; je le sens, peu de temps me reste, et il faut en finir. Donne-moi un peu de ce vin de Constance que Las Cases m'a envoyé, une larme ne saurait me faire mal. » J'osai lui faire observer que cette liqueur était bien contraire à celle que lui avait ordonnée le docteur Antommarchi. « Bah, dit-il, en secourant la tête, ni les uns ni les autres n'y entendent rien. Tout manque dans ce pays, que veux-tu que j'attende ? Donne-moi de ce vin, il me ranimera. Je ne veux rien faire pour abrégér mes jours, mais je ne tirerais pas la paille pour les prolonger. C'est là, me dit-il, en appuyant sa main sur le côté droit, c'est une lame de rasoir qui me coupe en glissant. »

« Tout ce que disait l'Empereur était rempli de

dignité, de calme et de bonté; le lit dans lequel il était assis était couvert d'objets scellés, destinés à son fils et à sa famille. Dans le nombre se trouvait une tabatière d'or, ornée d'un très beau camée, qu'il légua à lady Holland, comme un gage d'estime et de reconnaissance pour le soin qu'avait mis cette dame à envoyer à l'illustre captif de ces riens toujours si bien appréciés et auxquels on est si sensible dans le malheur; plus, une tabatière en or, sans chiffre, qu'il destinait au docteur Arnott, sur laquelle il fit une N avec la pointe d'un canif. Une simple planche de carton, qu'il tenait dans sa main gauche, lui servait de pupitre pour écrire; et de l'autre, il puisait dans un encrier que lui présentait, debout près de son lit, le comte de Montholon.

« Auprès de lui était un collier de diamant; il le prit et me le donna : « Tiens, me dit-il, j'ignore dans quel état sont mes affaires en Europe; cette bonne Hortense me l'a donné en quittant la Malmaison, pensant que je pourrais en avoir besoin. Je crois sa valeur de deux cent mille francs; cache-le autour de ton corps; arrivé en France, il te mettra à même

d'attendre le sort que je te fais par mon testament et mes codicilles

« Après quelques moments de repos , il cacheta son testament et ses codicilles, au nombre de neuf plus ou moins séparés, ayant tous à peu près la même forme, mais de plusieurs différente plies à l'un des quatre coins entourés d'une faveur rouge, revêtus de sa signature, scellés du sceau de ses armes

« Le même jour, à neuf heures du soir, enveloppé dans sa robe de chambre, assis dans un grand fauteuil, son petit guéridon devant lui, l'Empereur fit apposer, sur les codicilles et testaments, les signatures et cachets de ses trois exécuteurs testamentaires le général comte Bertrand, le général comte de Montholon et moi et ceux de l'abbé Vignati qu'il fit appeler à cet effet. »

Napoléon voulut ensuite que le comte Bertrand rédigeât en sa présence le procès-verbal des pièces qui venaient d'être scellées

Dans la relation assez confuse que les *Récits de la Captivité* donnent de ce mémorable 27 avril, Montholon place à cette journée encore la dictée d'une

lettre destinée à Hudson Lowe, et ainsi conçue :

« Monsieur le gouverneur, l'Empereur Napoléon est mort le....., à la suite d'une longue et pénible maladie. J'ai l'honneur de vous en faire part.

« Il m'a autorisé à vous communiquer, si vous le désirez, ses dernières volontés. Je vous prie de me faire savoir quelles sont les dispositions prescrites par votre gouvernement pour le transport de son corps en Europe, ainsi que celles relatives aux personnes de sa suite.

« J'ai l'honneur d'être.....

« COMTE DE MONTHOLON. »

Dans *les Derniers jours de l'Empereur*, on a admis pour cette lettre la date du 27 avril, mais c'est peut-être à tort. Montholon dit à un autre endroit de ses *Récits*, lorsqu'il en enregistre l'envoi à Hudson Lowe, qu'elle a été dictée le 28, et l'on verra plus loin que, dans une conversation avec le gouverneur, il lui assigne encore une date différente. Avec Montholon, on ne sait à quoi s'en tenir.

D'accord avec Antommarchi, Montholon indique aussi le 27 avril comme le jour où Napoléon aurait

quitté sa chambre à coucher pour le salon. Mais d'après le journal d'Hudson Lowe, ce déplacement, on l'a vu, aurait eu lieu le 17, et Bertrand, en effet, place son entretien du 24 avril avec l'Empereur (mentionné page 132) *dans le salon*.

28 AVRIL

Le gouverneur, étant allé à Longwood, y a trouvé le docteur Arnott, qui l'attendait. Il venait de quitter le général Bonaparte. Les nouvelles qu'il a données ont été au plus haut point alarmantes : « Le général, a-t-il dit, avait eu des vomissements plus sérieux que tous ceux qui ont précédé ; il avait rendu une grande quantité de matière noire, semblable en couleur au marc de café ; sa voix était devenue plus faible depuis la veille, et ses forces avaient considérablement baissé. » Bref, le docteur estimait la situation si grave, qu'il avait cru devoir faire part de ses appréhensions aux comtes Bertrand et Montholon, les prévenir de la possibilité

d'un dénouement fatal, et suggérer l'opportunité d'une consultation médicale.

Le gouverneur a offert les secours immédiats de tous les médecins qu'on pourrait désirer.

Le soir il a reçu ce mot du docteur Arnot :
« J'ai laissé le général Bonaparte à 7 heures, et j'ai le regret de dire qu'il n'était nullement mieux. Il a vomi trois fois, violemment, depuis que je vous ai quitté à la Nouvelle Maison. Le seul changement que j'aie pu apercevoir dans son état est qu'il semble parler avec moins d'incohérence que ce matin. Son obstination à refuser remèdes et nourriture est déplorable. »

—

Hudson Lowe écrit à l'amiral Lambert, chef de la station navale, qu'il a proposé les services du docteur Shortt, médecin principal de l'armée, et qu'il ne doute pas que lui-même ne soit prêt à mettre à l'entière disposition de Longwood le principal médecin de la marine, le docteur Mitchell.

29 AVRIL

Le docteur Arnott fait ce rapport : « Le général Bonaparte, m'apprend-on, a eu une très mauvaise nuit. Cependant il a dormi trois heures ce matin. Ses vomissements sont moins fréquents qu'hier, et, au total, je le trouve un peu mieux. Ses paroles sont moins incohérentes aussi. »

L'officier d'ordonnance attaché à Longwood envoie la communication suivante : « J'ai vu le comte de Montholon qui sortait de chez le général Bonaparte. Il m'a dit que le général avait passé une très mauvaise nuit, parlant constamment, et dans un complet délire. Il est resté dans cet état jusqu'à ce matin, vers sept heures. Il s'est alors endormi d'un bon sommeil, dans

lequel le comte l'a laissé, et au moment de ma conversation avec ce dernier, à 10 heures et demie, il continuait de reposer et d'être calme.

Dans la nuit qui suit, celle du 29 au 30 avril, l'Empereur, s'éveillant après un court sommeil et sous l'empire d'une exaltation fébrile évidente, dicte au comte de Montholon un projet de destination nouvelle à donner à Versailles. Il intitule cette dictée *Première rêverie*. A Marchand, sous le titre de *Seconde rêverie*, il fait écrire un projet d'organisation militaire de la France. Il se croit si bien qu'il serait de force, déclare t-il, à parcourir quinze lieues de pays à cheval.

30 AVRIL

Le docteur Arnott a dit ce matin au gouverneur, avant de faire sa visite, que la veille il avait pu persuader au général Bonaparte de prendre un lavement et de se laisser mettre un vésicatoire sur l'estomac ; deux autres vésicatoires avaient été appliqués par le docteur Antommarchi à la face interne des cuisses.

Après avoir vu le général, le docteur a donné ces renseignements nouveaux : « Je ne l'ai pas trouvé plus mal qu'hier ou que la nuit dernière. Il vomit encore fréquemment, mais avec moins de violence que samedi, et ce qu'il rend me paraît d'une nature moins alarmante. Toutefois, il ne veut ni nourriture, ni médecines, et le comte

de Montholon, qui l'a veillé toute la nuit, m'a raconté que, vers le matin, il avait eu le hoquet pendant deux heures. Je considère ce symptôme comme très grave, si la chose est exacte. »

Plus tard, le docteur Arnott a fait savoir : « J'ai retrouvé ce soir le général Bonaparte à peu près dans le même état que ce matin. Il était resté calme toute la journée, sans dormir, mais en proie à une sorte de stupeur. Il parle rarement et seulement lorsqu'on l'y incite. Je n'ai pas entendu dire qu'il ait eu d'autre délire la nuit dernière qu'un peu d'incohérence, à de certains moments. *Ma propre opinion est qu'il a plus de conscience qu'hier et avant-hier.....* »

1^{er} MAI

Sir Thomas Reade est allé de grand matin à Longwood, et le gouverneur a reçu de lui la note suivante :

« J'ai vu le docteur Arnott ; il m'a raconté qu'hier soir, entre 11 heures et minuit, on l'avait informé que le général Bonaparte venait d'être saisi de frissons, qu'il était devenu froid comme la glace, que son pouls se sentait à peine, et qu'il semblait suffoquer ; le docteur Antommarchi le croyait sur le point d'expirer. Le docteur Arnott se rendit aussitôt auprès du général, mais la crise était passée ; il le retrouva dans l'état où il l'avait laissé vers 6 heures et demie, le pouls assez élevé, à 90.....

« Le comte de Montholon a, paraît-il, communiqué au général Bonaparte la lettre dans laquelle le gouverneur offre les services de nouveaux médecins ; le général aurait répondu : « Non, je sais que je suis mourant. J'ai confiance dans les personnes qui m'entourent et ne désire pas qu'on en appelle d'autres. »

« Le docteur Arnott considère la situation comme très grave, à raison surtout du refus du malade de prendre aucune nourriture, aucun remède. Le général a même arraché un cataplasme qu'on lui a mis sur l'estomac, à la place où, précédemment, un vésicatoire lui a été appliqué. Au rapport du docteur Antommarchi, il a eu encore le hoquet la nuit dernière, pendant deux heures. »

Un peu plus tard dans la matinée, le docteur Arnott lui-même a mandé :

«.....Il y a deux heures que je suis avec lui ; je l'ai observé, très attentivement, et je pense qu'en somme il est beaucoup plus mal. Il

a moins de forces, son pouls s'est accéléré, et, en ma présence, il a eu le hoquet pendant dix minutes. Par moments, il divague. Il ne veut rien manger. »

Dans la soirée, le docteur a donné ces renseignements :

« J'ai quitté Longwood entre six et sept heures. Le malade paraissait tranquille, mais refusait obstinément toute nourriture et tout remède. Avec infiniment de peine, nous avons réussi pourtant, dans l'après-midi, à lui faire accepter une potion, et, depuis, le hoquet a été moindre. »

2 MAI

Sir Thomas Reade a envoyé la note suivante :

« Le docteur Arnott est auprès du général Bonaparte depuis 5 heures et demie du matin ; il dit qu'il est très mal, en vérité, que la fin est à redouter pour aujourd'hui, bien que, selon toute probabilité, elle ne se produira que demain ou après-demain. Il divague, mais pas constamment. Il n'a plus aucune force. »

Le gouverneur a ensuite reçu ces trois communications du docteur Arnott :

« Midi et demi.

« Il y a, j'ai regret de vous en faire part, une aggravation de tous les symptômes alarmants

depuis que Sir Thomas Reade est venu ici ce matin. Il me paraît s'en aller petit à petit. »

« 9 heures du soir.

« Je ne constate aucun changement chez le malade, depuis votre visite, à 4 heures. Son état n'a certainement pas empiré, et depuis six heures, le hoquet est un peu moindre. Il a eu deux ou trois sommes tranquilles, et en ce moment, il est très calme. »

« 10 heures du soir.

« Il est mieux, je crois. Il a eu du bon sommeil et il est maintenant très tranquille. Peu ou point de hoquet depuis 6 heures. »

« Dans la soirée du 2 mai, entre huit et neuf heures, raconte Marchand dans la préface du *Précis des guerres de Jules César*, préoccupé de dispositions testamentaires, et d'une tendre sollicitude pour son

fil, l'Empereur me dicta les dispositions suivantes :

« Je lègue à mon fils ma maison d'habitation d'Ajaccio et ses dépendances ; deux maisons aux environs de Salines, avec jardins ; tous mes biens dans le territoire d'Ajaccio, pouvant lui donner la valeur de cinquante mille francs de rente

« Je lègue . »

« Ici il se trouva si fatigué qu'il remit la continuation au lendemain ... Je connaissais les propriétés de l'Empereur en Corse, et je savais qu'il n'avait rien de semblable à léguer à son fils. »

3 MAI

Sir Thomas Reade a mandé de Longwood :
« Le général Bonaparte a passé une nuit très tranquille, de 10 heures à 3 heures, mais alors le hoquet l'a repris, et il est tombé dans un état d'insensibilité tel qu'il n'en a jamais éprouvé. Son hoquet continue, de même que le délire. Néanmoins, comme il a si bien reposé, on ne doit pas le considérer comme plus mal, selon le docteur Arnott. Celui-ci est fort fâché contre le docteur Antommarchi, qui s'est opposé à un lavement; il va se plaindre aux comtes Bertrand et de Montholon. »

A ces nouvelles, le gouverneur s'est empressé de se rendre à Longwood, où il a vu le comte de Montholon.

[Puisque, lui a-t-il dit (1), une divergence d'opinions se produisait entre le docteur Arnott et le docteur Antommarchi, ce dernier allégerait beaucoup sa responsabilité en prenant l'avis d'autres médecins. C'était ici une question de vie ou de mort, et le comte voudrait sans doute faire tout son possible pour provoquer une consultation.

Le comte de Montholon a répondu qu'à cette minute même, il se concertait avec le comte Bertrand à ce sujet; ils venaient de convenir d'appeler d'autres docteurs, sitôt que Napoléon aurait complètement perdu connaissance. Pour l'instant, ils n'osaient introduire aucune personne étrangère dans sa chambre : « Il a encore quelque lucidité, a fait remarquer le comte, et nous

(1) Le récit, placé entre crochets, de la conversation d'Hudson Lowe avec le comte de Montholon, n'est pas dans le journal du gouverneur, mais dans une pièce séparée, à laquelle le journal renvoie. Il a déjà été publié par Forsyth, *History of the Captivity*, et aussi par M. Georges Firmin-Didot, dans *la Captivité de Sainte Hélène, d'après les rapports du marquis de Montchener, Paris, 1894*.

craindrions une secousse, qui, dans son état actuel, pourrait être funeste. » Il pensait que le docteur Arnott lui-même jugerait le risque trop grand. Le docteur parut abonder dans ce sens, et le comte répéta que dès que Napoléon n'aurait plus sa raison, on demanderait les médecins qui, au dire du gouverneur, se tenaient prêts. Le gouverneur confirma que les docteurs Shortt et Mitchell avaient reçu les instructions nécessaires, et pour éviter tout retard, il allait leur enjoindre de venir à Longwood et de s'y tenir en permanence...

Le comte expliqua alors que si le docteur Antommarchi se trouvait en désaccord avec le docteur Arnott, ce n'était pas qu'il n'estimât, lui aussi, qu'un lavement serait chose opportune, mais il redoutait de rien faire contre la volonté du malade. Napoléon ne souffrait pas d'être dérangé, d'être remué... Le moindre mouvement lui donnait le hoquet, et l'irritation qu'il en ressentait était suivie d'une faiblesse extrême.

Toute émotion pouvait déterminer sa mort subite Antommarchi appréhendait un évanouissement dont Napoléon ne reviendrait peut être pas, et il raisonnait ainsi « Je connais la nervosité de mon malade, et le danger qu'il y aurait à vouloir lui imposer un remède, l'avantage qu'on se propose avec celui-ci est-il suffisant pour en contrebalancer les inconvénients? »

Le comte de Montholon dit ensuite que par moments, Napoléon semblait avoir toute son intelligence, et que dans d'autres, il perdait totalement le jugement et la mémoire Ils'obstinait à refuser tout ce qu'on lui offrait, médecine ou nourriture, il secouait toujours la tête en disant « non, non » d'un ton grondeur. Plusieurs fois, le comte s'était efforcé de le faire consentir à consulter d'autres médecins, comme le gouverneur le conseillait, mais alors Napoléon demandait « Est ce que je suis mourant? » A quoi le comte répondait qu'il n'était pas dans un état absolument critique, mais que ce serait une pré-

caution utile. Napoléon persistait dans son refus. Son esprit était quelquefois si troublé qu'il confondait tout. Comme le comte mentionnait, par exemple, le nom du docteur Shortt, en ajoutant que c'était le successeur du docteur Baxter, Napoléon s'était écrié avec beaucoup de surprise : « Eh quoi ! le docteur Baxter est parti (1) ? C'est très singulier ! Je n'en ai jamais rien su. Pourquoi ne m'en a-t-on pas parlé plus tôt ? Quelle a été la raison de son départ ? » Le comte ayant expliqué que le docteur Baxter avait été rappelé, et que le docteur Shortt était venu le remplacer, Napoléon s'occupa encore un bon moment du premier. Une autre fois, il avait voulu savoir quel était le médecin de service auprès de lui, et sur la réponse du comte que c'était le docteur Antommarchi, il répéta le nom d'un air étonné, disant qu'il ne connaissait personne qui se nommât ainsi : « Qui est donc ce docteur

(1) Le docteur Baxter avait quitté Sainte-Hélène au mois d'août 1819.

Antommarchi ? N'est-ce pas toujours O'Meara qui me soigne ? » Souvent encore, il ne reconnaissait pas le docteur Arnott et l'appelait Stokoe.

« Quelquefois, cependant, continua le comte, il recouvre pleinement sa présence d'esprit. Par exemple, avant-hier soir, étant tout à fait calme, il m'a prié de faire sortir tout le monde de sa chambre, et de prendre une plume et du papier ; puis, il m'a dicté une lettre au gouverneur et recommandé de l'envoyer dès qu'il aurait rendu le dernier soupir... »

Revenant sur la secousse que toute chose inaccoutumée ou inattendue risquait de donner au malade, le comte de Montholon cita une visite de M^{me} Bertrand, qui avait fortement agité ses nerfs. L'apparition de Bertrand lui-même, aux moments où celui-ci n'était pas dans l'habitude de venir, faisait impression sur lui. Dès qu'il le voyait, il lui disait : « Comment ! vous voilà ici, Bertrand ! Que voulez-vous ? Qu'est-ce qui vous amène à cette heure ? »

Le comte raconta encore que, trois ou quatre nuits auparavant, Napoléon avait repoussé ses draps; en entrant dans la chambre, il l'avait trouvé qui essayait de se lever. Comme il l'y aidait, Napoléon s'était plaint d'une vive douleur à l'estomac et tout à coup était retombé en arrière. Deux ou trois soirées plus tôt, il lui avait causé une inquiétude pareille pendant qu'il l'assoyait dans son lit et plaçait des oreillers pour le soutenir. Il avait eu le même évanouissement, avec les mêmes roulements d'yeux effrayants.

Le gouverneur exprima le vif souhait que la science médicale anglaise pût apporter du secours. Ce ne serait pas rendre justice aux médecins de l'île, dit-il, que de leur refuser l'occasion de voir ce que leur habileté pratique pourrait faire dans la présente conjoncture. Il mentionna la guérison extraordinaire du capitaine Meynell, de la marine, qui avait été si dangereusement malade à Plantation, qu'on le regardait à toute extrémité. O'Meara l'avait déclaré perdu, mais

il ne s'en était pas moins rétabli, grâce aux docteurs Baxter et Thompson. « En un mot, monsieur le Comte, répéta et conclut le gouverneur, je désire vivement que la science médicale anglaise soit mise à même de tenter, tout au moins, de sauver sa vie. »]

Entre temps, le docteur Arnott avait envoyé la communication suivante : « Je ne puis apercevoir aucun changement dans l'état du général depuis hier soir, à 10 heures... Il a dormi et a été tranquille la nuit dernière, jusqu'à 3 heures. Il s'est alors montré agité et a commencé à parler avec incohérence. Mais ce matin, à partir de 9 heures, il est redevenu assez calme et je viens de le laisser respirant à l'aise. »

A peine cette note avait-elle été reçue que déjà le général Bonaparte ne se trouvait plus aussi bien. Le docteur Arnott faisait savoir que l'agitation et un hoquet très fort l'avaient repris et qu'il avait proposé au docteur Antommarchi de lui donner une dose de calomel. Ce dernier

s'y était refusé, mais, aussitôt après l'entretien du gouverneur et du comte de Montholon, il demandait une consultation avec les docteurs Shortt et Mitchell. Ceux-ci furent de l'avis du docteur Arnott. Comme le docteur Antommarchi persistait néanmoins dans son opposition, on en référa au comte de Montholon, et avec son assentiment, le calomel a été finalement administré.

D'après Antommarchi, le viatique fut porté à l'Empereur ce jour-là, à 2 heures de l'après-midi, par l'abbé Vignali. Marchand confirme le témoignage d'Antommarchi. Voir : *Monsieur Amédée Thayer, sénateur. Paris, P. Lethielleux, 1869. Lettre de Marchand à M. Thayer, du 20 juin 1841.*

4 MAI

Sir Thomas Reade a envoyé l'information suivante :

« J'ai été à Longwood de minuit à 1 heure. Le calomel a eu l'effet désiré... J'ai prié le docteur Arnott de me faire savoir quelle était la situation ce matin, et je viens de recevoir de lui la note incluse, qui est la meilleure de la semaine. »

Note : « Il ne me paraît pas plus mal; il serait plutôt mieux. Il a passé une assez bonne nuit, mais il est toujours extrêmement faible. Néanmoins, tout bien considéré, j'ai plus d'espoir aujourd'hui qu'hier et avant-hier. Communiquez ceci au gouverneur. Le hoquet continue. »

Toute la journée, les docteurs Shortt et Mitchell se sont tenus en permanence à Longwood. Appuyés par le gouverneur, ils ont, à plusieurs reprises, essayé d'obtenir qu'on leur laissât voir le général Bonaparte, mais en vain : le comte de Montholon était tout disposé à leur donner satisfaction, mais il appréhendait, comme précédemment, l'effet que l'apparition d'étrangers pourrait produire sur le général.

A 9 heures du soir, le docteur Arnott a mandé : « Je viens de laisser notre malade profondément endormi. Il n'a pas de hoquet, sa respiration est aisée, et, dans le cours de la journée, il a pris une quantité considérable de nourriture pour une personne dans son état. »

Dernière nouvelle favorable !

La nuit qui suivit, la nuit du 4 au 5 mai, fut très mauvaise : « Vers deux heures du matin, dit le comte de Montholon, le délire était évident et accompagné

de crispations nerveuses. Un instant, j'ai cru distinguer les mots sans suite *France, armée, tête d'armée, Joséphine*. Au même moment, l'Empereur s'est élancé hors de son lit par un mouvement convulsif, contre lequel j'ai vainement lutté ; sa force était telle qu'il m'a renversé en m'entraînant avec lui sur le tapis. Il me serrait si vivement que je ne pouvais appeler à mon aide. Heureusement que Archambault, qui veillait dans la pièce voisine, a entendu du bruit et est accouru pour m'aider à replacer l'Empereur sur son lit. Quelques secondes après, le grand-maréchal et M. Antommarchi, qui s'étaient jetés sur un canapé de la bibliothèque, sont venus également, mais déjà l'Empereur était recouché et calme. » (*Récits de la Captivité.*)

« A six heures du matin, tous les Français attachés au service de l'Empereur entrent dans sa chambre ; ils commandent à la douleur qui les oppresse, l'âme glacée par le silence d'une chambre de mort, ils se rangent autour du lit que déjà nous entourions... » (Marchand, préface du *Précis des guerres de Jules César.*)

5 MAI

A 7 heures du matin, un signal a instruit le gouverneur que le général Bonaparte était en péril imminent de mort. Il venait, un instant auparavant, de prononcer deux ou trois paroles adressées au comte de Montholon, et qui furent croit-on, les dernières.

Sur le chemin de Plantation à Longwood, on remettait au gouverneur ce billet du docteur Arnott :

« Il se meurt. Montholon me prie de ne pas quitter son chevet. Il désire que je lui voie rendre le dernier soupir. »

Cependant, l'état du moribond ne s'aggrava guère qu'après trois heures. A ce moment, le

docteur Arnott envoyait ces lignes écrites au crayon :

« Le pouls est devenu insensible au poignet ; la chaleur quitte la surface, mais il peut durer encore quelques heures. »

A 5 heures et demie, le docteur mandait de nouveau :

« Il est plus mal ; sa respiration est plus précipitée et plus difficile. »

Et peu de minutes avant 6 heures — juste comme le soleil se couchait — le mot suivant était reçu :

« Il vient d'expirer. »

III

LES CAUSES DE LA MORT

On a lu l'affligeant journal d'Hudson Lowe. Quelques détails y méritent une attention particulière.

C'est encore aujourd'hui une thèse chère à certains historiens anglais, acharnés à la justification de Sainte-Hélène, que Napoléon n'a jamais cru lui-même au mal du foie qui laissa pendant tant d'années ses geôliers indifférents. Or, on vient de le voir, l'Empereur, moribond, mentionnait constamment ce mal. Quelle preuve indiscutable, absolue, de la sincérité de ses plaintes !

Le parfait scepticisme du docteur Arnott, à sa première visite, sa défiance, ensuite, des rapports d'Antommarchi, et, finalement, son optimisme opiniâtre ne sont pas moins dignes de remarque. Arnott était-il donc un médecin ignorant et léger ?

Nullement : pour tout ce que l'on sait de lui, c'était un des chirurgiens les plus sérieux et les plus distingués de la garnison de Sainte-Hélène. Avec un client ordinaire, il eût sans doute fait preuve de jugement et de clairvoyance. Mais il avait affaire au général Bonaparte, un *simulateur* politique, selon Hudson Lowe, un homme qui feignait la mauvaise santé depuis toujours. Cette idée initiale égara le docteur anglais. Peut-être — certaine phrase embarrassée de sa conversation du 11 avril avec le gouverneur le donnerait à penser, — la peur de se compromettre contribua-t-elle aussi à son aveuglement. Il se rappelait O'Meara et Stokoe. O'Meara avait perdu sa situation pour un diagnostic qui déplaisait ; un conseil de guerre avait condamné Stokoe pour sa trop grave déclaration que l'Empereur « se trouvait en sérieux et imminent danger ».

Quoi qu'il en soit, Napoléon venait de démontrer, en mourant, la réalité et le sérieux de sa maladie, si longtemps contestés.

Le lendemain du décès, le 6 mai, Arnott et sept de ses confrères, les chirurgiens Shortt, Mitchell, Burton et Livingstone, et les aides-chirurgiens Henry et Rutledge, procédaient, avec le docteur Antommarchi, à l'autopsie de l'Empereur.

La funèbre opération est relatée dans diverses pièces qu'on pourra lire à l'appendice : un procès-verbal officiel, dressé par les chirurgiens anglais, un rapport particulier et un récit du docteur Antommarchi, et une note, inédite, de l'aide-chirurgien Henry.

Aucun de ces documents ne mérite une confiance entière. Le procès-verbal officiel, calculé, il semble bien, pour donner la conviction que ni le climat, ni le traitement de Sainte-Hélène ne peuvent avoir contribué en rien à la mort, est d'une brièveté déconcertante ; on y sent le désir de n'attirer l'attention que sur le seul cancer de l'estomac, et l'on aura la preuve qu'une importante omission y a été commise,

en ce qui regarde le foie. Préoccupé de justifier l'incertitude et la variété de ses diagnostics, le docteur Antommarchi, d'autre part, montre, dans la plus longue de ses contributions, le récit qu'il fait dans *Les Derniers moments de Napoléon*, une tendance évidente à généraliser l'état morbide des organes. Enfin, dans sa note, rédigée, deux ans après l'autopsie, à la demande d'Hudson Lowe, l'aide-chirurgien Henry s'est surtout proposé, visiblement, de confirmer le procès-verbal officiel.

Trois observations principales n'en furent pas moins faites, de l'accord unanime, sur le cadavre de l'Empereur.

En premier lieu, on constata que le poumon gauche adhérait légèrement à la plèvre costale gauche ; le sac de cette plèvre contenait trois onces, le sac de la plèvre costale droite, près de huit onces, d'un liquide rougeâtre (1).

(1) Au total, près d'une livre et demie de liquide

En deuxième lieu, on trouva le foie largement soudé à l'estomac et au diaphragme.

En troisième lieu, un ulcère, d'un diamètre suffisant pour laisser passer le petit doigt, perforait, près du pylore, la paroi supérieure de l'estomac; presque toute la surface interne de ce viscère, creusée d'alvéoles qu'emplissait un pus noirâtre, n'était plus que matière cancéreuse.

Malgré un épanchement aqueux considérable et l'existence d'une adhérence pleurale, le procès-verbal officiel et la note d'Henry déclarent les poumons parfaitement sains. L'affirmation est audacieuse. Il paraît bien que Napoléon souffrait de quelque lésion pulmonaire, à laquelle les brusques variations de température particulières au plateau de Longwood ne convenaient certes pas. De là, pour l'Empereur, des catarrhes continuels et une toux fréquente.

Le procès-verbal officiel et la note d'Henry assurent aussi que le foie était dans une condi-

tion normale Il ne pouvait pas l'être, avec les soudures, fortes et celluleuses, révélatrices d'une périhepatite ancienne, qui l'unissaient au diaphragme et à l'estomac. Antommarchi le décrit comme engorgé, dans ses deux documents. A l'autopsie, le médecin principal Shortt le jugea enflé, et, après l'autopsie, ses collègues et lui écrivirent ce demi-aveu, ensuite supprimé, que l'organe « était peut-être un peu plus gros qu'il n'est ordinaire ». C'est assez de circonstances pour que les diagnostics d'O'Meara et de Stokoe paraissent justifiés, et pour qu'on condamne ceux qui, dans un pays où sévissaient les maladies du foie, ne voulurent jamais admettre que Napoléon pût être atteint d'une telle affection.

Sur l'estomac, le proces-verbal officiel, la note d'Henry et le rapport et le récit d'Antommarchi sont d'un seul avis il n'existait pour ainsi dire plus, sauf un mince anneau resté indemne près de l'entrée de l'œsophage, il se trouvait tout entier détruit.

En résumé, Napoléon était mort d'un cancer, d'un mal inexorable, dont, il faut l'accorder, il serait mort partout. Mais ailleurs qu'à Sainte-Hélène, sa fin fût-elle arrivée aussi vite ? Aurait-elle, surtout, été entourée de soins si avarés, si misérables ? Même épargné par le cancer, l'Empereur, dans les conditions d'existence qu'on lui faisait, eût-il pu vivre longtemps encore ? Sans parler de sa torture morale, une reprise de l'hépatite le menaçait, sa lésion pulmonaire ne pouvait que difficilement s'accommoder de la température si variable de Longwood. Il avait bien raison de se plaindre du climat sous lequel on l'avait exilé, et c'est un crime d'avoir, pendant des années et pour des motifs politiques, refusé d'écouter ses plaintes.

Le principal coupable, Hudson Lowe, le sentit bien. Toutes les publications qui se firent sur le drame de Sainte-Hélène eurent le don de l'inquiéter, l'alarmèrent.

En 1822, le docteur Arnott fit paraître à Lon-

dres un recit de ses visites *An account of the last illness, decease and post-mortem appearances of Napoleon Bonaparte* Le chirurgien anglais y disait, en conclusions

« On trouvera sans doute singulier que le cancer de l'estomac se soit déclaré chez un homme ayant les habitudes de Napoléon Bonaparte Sa tempérance était notoire, et jamais, au cours de sa vie, il ne commit d'excès capables de provoquer cette affection J'avais déjà rencontré la même maladie, mais chez des sujets adonnés aux alcools, chez d'incorrigibles buveurs de petits verres.

« Suivant une autorité médicale considérable, il n'y a pas de cancer de l'estomac sans une prédisposition héréditaire Napoléon l'avait-il ? Je n'oserais me prononcer à ce sujet, mais il est digne de remarque que lui même racontait souvent que son père était mort d'un cancer au pylore, dûment constaté dans une autopsie Ses fidèles compagnons, le comte et la comtesse

Bertrand et le comte de Montholon, m'ont à différentes reprises rapporté la chose.

« La prédisposition héréditaire admise, les souffrances morales de Napoléon Bonaparte à Sainte-Hélène ne peuvent-elles avoir agi comme une circonstance aggravante ? Selon toute probabilité ces souffrances furent horribles ; pour un homme d'une si vaste ambition, qui avait visé à la domination universelle, la captivité dut être un supplice particulièrement cruel...

« Sa maladie, — cela résulte de ce qu'il m'a dit personnellement et des renseignements fournis par son entourage, — était plus ancienne qu'on ne l'imaginait. J'ai su que, durant toute l'année 1820, il avait eu de temps à autre des nausées et des vomissements, et fréquemment des accès de fièvre. Il avait totalement perdu l'appétit, et son teint était devenu remarquablement pâle. Même en remontant aussi loin que 1817, on le voit sujet aux douleurs d'estomac, aux nausées et aux vomissements, spécialement

après l'absorption de nourriture J'incline à croire que le mal était alors à son début , à partir de ce moment, tous les symptômes ne cessèrent de s'aggraver, jusqu'à la mort »

Il faut tenir compte au docteur Arnott de s'être ainsi empressé de confesser qu'on avait trop longtemps méconnu la mauvaise santé de Napoléon En 1822, pareille sincérité était encore dangereuse pour un chirurgien militaire anglais Elle ne plut sans doute pas dans les milieux officiels britanniques, elle déplut, en tout cas, à Hudson Lowe et à ses amis Le major Jackson, dont le nom est mêlé à l'affaire du livre offert par l'Empereur aux officiers du 20^e régiment, écrivait fielleusement à l'ex-gouverneur de Sainte-Hélène « La publication du docteur Arnott semble dénuée d'intérêt et ne convient guère qu'aux médecins Il prodigue les éloges aux Bertrand, c'est probablement en paiement des cadeaux qu'il a reçus .. (1) »

(1) British Museum, Additional Mss , t 20225 f^o 36

En 1823, Antommarchi fit paraître ses *Derniers moments*. Hudson Lowe s'émut de nouveau. Il demanda à l'aide-chirurgien Henry la note dont il a été parlé et qui se trouve à l'appendice; il consulta une sommité médicale de Londres, le docteur Gooch. Celui-ci essayait de le tranquilliser par les lignes suivantes : « J'ai lu le livre d'Antommarchi presque en entier; on en pourrait tirer d'édifiantes citations pour un article de revue. La chose est bien claire: on s'est complètement trompé sur le cas de Bonaparte; le mercure a plus à faire avec sa mort que Sainte-Hélène; O'Meara et Stokoe y ont plus contribué que le gouvernement anglais. Il faudrait proclamer cela, ne serait-ce que dans l'intérêt et pour l'information des historiens futurs... (1) »

Traitant Napoléon comme on traitait de leur temps tous les malades du foie, O'Meara et Stokoe lui avaient en effet administré du mercure,

(1) British Museum, Additional Mss., t. 20214, f^o 204.

mais en quantité minime L'Empereur, qui se défiait de la pharmacie en général, excrut le dangereux métal Il n'en prit jamais que des doses infimes Les deux chirurgiens ne pouvaient donc lui avoir nu par leurs prescriptions autant que le voulait le docteur Gooch, et leurs soins empressés n'étaient pas restés sans quelque bon effet moral sur Napoléon Ils avaient eu, de plus, le mérite de dire courageusement la vérité sur son état, de donner des avertissements auxquels Hudson Lowe et le gouvernement anglais eussent bien fait de prêter une autre attention

Aussitôt son retour en Angleterre, après sa disgrâce, O'Meara, en particulier, avait écrit, le 28 octobre 1818, aux lords de l'Amirauté

« Récemment médecin de Napoléon, je crois de mon devoir de déclarer ce qui suit

« Il souffre du foie, tous les jours davantage C'est une affection qui occasionne une grande mortalité à Sainte-Hélène, comme le prouve le nombre de décès survenus dans le 66^e régiment,

dans la milice de l'île, et dans l'escadre; le vaisseau de Sa Majesté le *Conqueror* a perdu un sixième environ de son équipage, dont la moitié pendant les huit derniers mois. J'estime que Napoléon est menacé dans sa vie sous un tel climat, surtout si l'on continue contre lui de mauvais procédés et des vexations auxquels ses souffrances physiques le rendent encore plus sensible... »

Le 19 juin 1821, l'Empereur avait succombé depuis six semaines, mais on l'ignorait à Londres, où la nouvelle de sa mort ne devait parvenir que le 2 juillet ; O'Meara adressait à lord Bathurst, ministre des Colonies, cette émouvante requête, qui ne provoqua que dédain :

« J'ai su, par plusieurs personnes respectables arrivées de Sainte-Hélène, qu'il y était de notoriété publique que Napoléon se trouvait dans un état grave, et que sa fin, à moins de prompts secours, ne pouvait plus être éloignée. Ces renseignements m'ont été confirmés par le véné-

nable ecclésiastique que ses infirmités ont obligé à quitter Longwood, qu'on a tenu pendant huit jours sur le *Flamen* et qu'on a forcé ensuite à passer sur le continent, sans lui permettre de descendre à terre (1) J'ai appris en outre que Napoléon avait demandé l'assistance de quelques médecins d'Europe et que son désir avait été communiqué à Votre Seigneurie Dans ces circonstances, je crois devoir à mon pays et à moi-même de vous informer qu'ayant eu l'occasion, pendant trois ans, d'étudier, mieux que personne, la constitution de l'illustre malade, je me considérerais comme coupable si je ne lui offrais pas de nouveau mes soins, par votre entremise Probablement, je lui serais plus utile, dans sa malheureuse situation, qu'un confrère dont le talent pourrait être supérieur au mien, mais qui n'aurait pas la connaissance que je possède de son temperament.

(1) O'Meara fait ici allusion à l'abbé Buonavita parti de Sainte-Hélène le 17 mars 1821, au moment où Napoléon se levait pour ne plus se relever

« Votre Seigneurie me rendra cette justice que j'ai prédit la crise aujourd'hui déclarée. Je l'ai officiellement annoncée à l'Amirauté, à mon retour de Sainte-Hélène, en octobre 1818. Les événements me donnent trop tôt raison. Le simple bon sens dictait, et la plus vulgaire honnêteté commandait de proclamer l'opinion que j'ai émise, à savoir : « Que la mort prématurée de Napoléon, si on continuait le même traitement à son égard, était aussi certaine que si on le livrait au bourreau. »

« Je termine en proposant à Votre Seigneurie, si mon offre est acceptée, de me soumettre à toutes les mesures auxquelles peut souscrire un homme d'honneur. Je ne demande aucune rémunération du gouvernement, soit pour la traversée, soit pour le temps que je passerai auprès de Napoléon. »

Trois semaines plus tard, à l'annonce de la fin de l'Empereur, O'Meara écrivait de nouveau,

le 8 juillet 1821, dans le journal le *Morning Chronicle* :

« Je ne veux pas me prononcer catégoriquement sur cette mort, sur sa cause immédiate, mais j'affirme, sans hésitation, qu'elle a été hâtée par le sort fait à Napoleon, par sa relégation dans un climat tropical, par des vexations étudiées, des mortifications mesquines et sans nombre qu'une âme comme la sienne était seule capable de supporter si longtemps, et par ce dérangement enfin des organes digestifs que l'anxiété morale ne manque jamais de produire. Telle est mon opinion. Elle n'est pas le résultat de l'indignation du moment ; elle est ancienne. A deux reprises, je l'ai exprimée, publiée, dans un langage qui ne pouvait pas ne pas être compris »

Peut-on mieux dire que ne dit ici O'Meara, et son avis et son blâme ne doivent-ils pas être aussi ceux de l'Histoire ?

APPENDICE

Le comte de Montholon m'a reçu à la porte et conduit au lit de Napoléon. Après l'habituelle cérémonie d'introduction, je me suis enquis de la nature des souffrances éprouvées par le malade. Il n'a pas voulu laisser apporter de lumière, il est donc resté invisible pour moi, et je l'ai seulement palpé, le pouls était calme, la chaleur modérée, la peau un peu moite. Il se plaignait fort du ventre, que j'ai examiné sans pouvoir découvrir de tension. Sa voix était forte et il avait un peu de toux. Dans l'impossibilité de le voir, je n'ai rien prescrit, mais j'ai averti que je reviendrais le matin suivant.

2 AVRIL

Il dit qu'il a passé une nuit d'insomnie, transpiré

que de tels rapports ne seraient demandés qu'en cas de nécessité absolue au chirurgien anglais. Celui-ci se contenta donc de prendre des notes quotidiennes, qu'il garda par devers lui. Rédigés tardivement et à loisir sur ces notes, les bulletins que l'on va lire sont des bulletins retouchés, mais ils sont encore plus sincères ici néanmoins que dans la brochure que le docteur Arnott a publiée en 1823 *An account of the last illness, decease and post mortem appearances of Napoleon Bonaparte* London, John Murray

abondamment. Il a la figure pâle, la langue blanche et la peau moite. Il ne boit pas beaucoup, la chaleur est modérée, le pouls à 76 et régulier. Il se plaint d'une grande faiblesse et d'une douleur qui le ronge à l'estomac et aux intestins. Ces derniers sont paresseux et les évacuations se font rarement sans le secours d'un enema. Il manifeste une grande répugnance pour les médecines, refuse de prendre des laxatifs sous la forme fluide. D'après son entourage, son estomac garde difficilement les remèdes. L'urine est de la couleur normale; l'appétit est très mauvais.

R. Aloe spicatæ extracti.

Saponis duri 3 p.

Ol. carvi q. s.

M. f. massa in pilulas XV dividendus.

Sumat unam mane et vespere, vel pro re nata (1).

Gelées de viande et tels autres aliments légers que l'estomac pourra supporter.

5 heures soir. — Il dit qu'il a été toute la journée en transpiration. Pour le reste, même état que le matin.

(1) On croit devoir laisser les ordonnances dans les formules latines employées par le docteur Arnott.

Il n'a pas eu d'évacuation *Habeat enema statum*

3 AVRIL

N a pas pris les pilules ordonnées L'enema a provoqué une petite évacuation La nuit a été tranquille; il est calme ce matin Pouls 76, chaleur 96 (1). La peau est légèrement moite; il semble abattu et somnolent Il dit qu'il ne mange rien, il n'a pas soif. Permission de boire un peu de bordeaux, continuer les gelées de viande ou autres aliments de digestion facile Il ne veut toujours pas des pilules, non plus que d'aucun autre apéritif, bien que la constipation soit opiniâtre

5 h soir — Pouls 80 Pour le reste, même état que le matin, Un onema a provoqué une évacuation, peu considérable, mais formée principalement de fèces normales Les pilules lui sont de nouveau recommandées

(1) 96° Fahrenheit = 35, 56 centigrades

4 AVRIL

On m'a demandé à 11 heures du matin à Longwood. Le docteur Antommarchi m'a dit, à mon arrivée, que la nuit avait été mauvaise, que Napoléon avait eu depuis hier après midi, 4 heures, jusqu'à ce matin, un accès de fièvre accompagné d'une forte tension du ventre et de suffocation. Le comte de Montholon m'a rapporté, de son côté, qu'il avait veillé toute la nuit le général Bonaparte, qui respirait très difficilement et qui avait vomi un peu ce matin. La respiration est maintenant aisée ; il n'a pas pris les pilules ; un enema a provoqué une évacuation, le pouls est à 80, et la chaleur modérée.

4 h. soir. — Je ne puis apercevoir aucun changement. Etat à peu près le même que ce matin.

5 AVRIL

Antommarchi m'informe que Napoléon Bonaparte a passé une mauvaise nuit. Il n'est pourtant pas plus

mal, selon moi le pouls, souple, est à 80, la chaleur est naturelle, il n'y a pas de tension du ventre et la respiration est parfaitement aisée. Il se plaint d'être très faible, de ne pouvoir rien manger et de l'irritabilité de son estomac, mais, malgré tout cela, l'émaciation n'est pas grande. Il refuse encore de prendre médecine. Antommarchi et moi avons de nouveau recommandé notre prescription du 2 avril et nous avons formulé en outre la suivante

R. Decocti curahoræ ℥ IV

Tincturæ ejusdem āā,

Tincturæ cardamomi compositæ ℥ I

M F Haustus ter in die sumendus

Nous avons rédigé et laissé un bulletin

5 h soir — Pas de changement depuis ce matin.

Je l'ai vu vomir un peu, mais ce qu'il a rendu semblait être plutôt de la salive que quelque chose venu de l'estomac.

6 AVRIL

Le docteur Antommarchi et les autres personnes de l'entourage de Napoléon me rapportent qu'il

n'a pas passé une très bonne nuit ; il a transpiré abondamment depuis hier soir 10 h. et ce matin il est très faible et très abattu. Il ne mange rien, il a pris une pilule hier soir, et une autre ce matin, sans résultat. Il a refusé la potion tonique prescrite hier.

Le pouls, au moment de ma visite, est régulier, à 70, et ferme ; la chaleur est normale. Il y a une légère moiteur sur la peau, mais pas de transpiration extraordinaire.

Contr pilulæ et haustus, nec non habeat enema vespere si opus sit.

7 AVRIL

Le docteur Antommarchi m'informe que Napoléon a été saisi hier soir, à 9 heures 1/2, de froid aux extrémités, et d'une tension douloureuse du bas-ventre ; qu'il a eu en même temps des borborygmes, du mal de tête et de l'agitation, et que tous ces symptômes se sont apaisés vers le matin. Je ne le trouve pourtant pas plus mal qu'hier, à en juger par toutes les apparences. Le pouls est à 72, la chaleur natu-

relle, la respiration aisée Un enema a provoqué une évacuation Il semble abattu et somnolent, il a la langue un peu blanche et humide Il ne mange rien, d'après son entourage, cependant, l'emaciation n'augmente pas Il se plaint beaucoup du « basso ventre » Il n'a pas pris la médecine prescrite

8 AVRIL

Le docteur Antommarchi me dit que Napoléon a eu un accès de fièvre hier soir et qu'il a transpiré abondamment jusqu'à ce matin Il a pris quelques unes des pilules, et elles ont provoqué trois évacuations assez satisfaisantes, claires, mais stultes Il semble moins déprimé et moins somnolent qu'hier, le pouls est à 72, la chaleur normale, le reste des symptômes comme à la dernière visite Ordonné des pilules d'aloès composées selon la formule de la pharmacopée de Londres, *pro re nata*, au lieu de celles prescrites le 2, et la continuation des potions toniques

9 AVRIL

On m'a demandé à 9 heures, ce matin. Comme d'habitude, je suis passé chez le Dr Antommarchi, mais il ne m'a pas accompagné aujourd'hui, Napoléon Bonaparte se plaint toujours d'être très faible, de manquer d'appétit, de transpirer beaucoup et d'éprouver une forte gêne au bas ventre. Il paraît très abattu. Cependant, son pouls est bon, aisé, régulier, à 72, la peau est normalement moite et la chaleur n'a pas augmenté. Je recommande de lui donner tous les aliments légers que son estomac pourra supporter. Il manifeste la même répugnance pour les médecines; on a pu pourtant lui faire prendre hier deux des pilules, elles ont provoqué trois bonnes évacuations. *Cont^r omnia medica.*

10 AVRIL

N'a pas pris la médecine prescrite hier. A eu, sans le secours d'un enema, deux évacuations, claires, et

12 AVRIL

Le docteur Antommarchi et les domestiques me rapportent qu'il a passé une nuit agitée et qu'il a vomé quatre fois depuis ma dernière visite. Il a eu une copieuse évacuation ce matin. Examiné les matières rendues, elles semblent provenir plutôt des glandes de la gorge que de l'estomac. Il se plaint d'avoir encore des nausées. Il ne mange presque rien. J'ai pu le décider à prendre un peu de gelée de viande et de bordeaux chaud, mais il en a pris très peu. Pouls à 80, état de la peau normal.

5 h soir — Il a vomé trois fois depuis ma visite de ce matin, principalement du phlegme. Il est très alattu et somnolent. Il m'a demandé « comment on mourait de faiblesse » ou « combien de temps on pouvait vivre en mangeant aussi peu qu'il le fait ». Je l'ai pressé de continuer les médecines.

13 AVRIL.

Le docteur Antommarchi me dit que la nuit a été mauvaise, que Napoléon a éprouvé « molto inquietudine » jusqu'au matin; qu'il a eu une « febricula » et que son ventre était tendu comme un « tamburo ». Je l'ai trouvé calme, le pouls normal, l'état de la peau aussi, mais très déprimé ; il a été pris de vomissements pendant que j'étais avec lui, et son estomac a rejeté des aliments absorbés peu de temps auparavant. Un enema a provoqué deux évacuations. Il ne mange presque pas. Il se plaint de devenir tous les jours plus faible, de ne pouvoir plus se tenir debout sans aide. Il n'avait pas voulu prendre la médecine prescrite ; je l'ai encore pressé à ce sujet.

14 AVRIL

Pouls à 75, chaleur et état de la peau normaux. Le docteur Antommarchi me rapporte que Napo-

l'éon a passé une assez bonne nuit, il a dormi un peu, mais beaucoup transpiré. On me dit qu'il a pris plus de nourriture ce matin. Il n'a pas vomé depuis ma dernière visite, il n'a pas eu d'évacuation, et pourtant il ne veut pas de médecine. Il a bu une potion tonique hier et n'a pas eu de vomissements depuis. Je recommande de nouveau les médecines et tels aliments que son estomac pourra supporter.

15 AVRIL

Le docteur Antommarchi m'informe que la nuit a été mauvaise. Le général Bonaparte a vomé trois fois, son pouls a baissé, il a eu des sueurs froides et visqueuses. Il me paraît faible, mais son pouls est maintenant remonté et à 78, la chaleur naturelle. J'ai vu une bonne évacuation survenue ce matin sans le secours d'un enema. Il a pris quelque nourriture, et une potion tonique, qui lui est restée sur l'estomac. Donné des instructions pour qu'on continue les prescriptions antérieures.

5 h. soir. — Pouls à 90, chaleur normale. Il se plaint de son foie ; il paraît plus déprimé et plus agité que ce matin. *Cont^r remedia ut anter.*

16 AVRIL

Le docteur Antommarchi m'informe qu'il a passé une bonne nuit ; tout au moins il s'est trouvé à l'aise, mais dans une grande prostration ; il a eu continuellement des sueurs froides et visqueuses. Il me semble plus bas, découragé. Pouls à 80, moins fort qu'hier ; chaleur inférieure à la normale et peau un peu visqueuse au toucher. On me dit qu'il a vomi deux fois cette nuit et que des enemas ont provoqué deux évacuations alvines depuis ma dernière visite. Refuse de prendre médecine.

17 AVRIL

Le docteur Antommarchi me rapporte que « la nuit a été très mauvaise ; qu'il a vomi deux fois — des

aliments d'un peu de phlegme, qu'il a eu des sueurs froides, que le pouls a été petit, fréquent et irrégulier. Il avait le corps tout glacé, il s'assoupissait pour se réveiller bientôt, il éprouvait une sensation de suffocation. Il a pris ce matin une potion tonique. » Je le trouve abattu, déprimé. Le pouls est à 76, la chaleur normale, il est somnolent, déclare ne pas souffrir, mais se plaint d'éprouver de temps en temps des nausées. Il n'a pas eu d'évacuation depuis ma dernière visite. Urine normale. Je lui recommande de prendre quelque médecine apéritive ou un enema *quam primum*.

5 h. soir. — A eu, grâce à un enema, une évacuation qui renferme une quantité de matière aérée, semble plus gai que le matin, moins somnolent. Il a exprimé le désir de manger d'une sorte de hachis, je le lui ai permis ainsi qu'un peu de vin, s'il en veut.

18 AVRIL

Le docteur Antommarchi me fait ce matin le rapport suivant : « Pessima notte, ha cominciato a

vomitare alla ore nove della, sera sino alle cinque della mattina con interrotti sonni. » Je le trouve calme, le pouls à 80, la chaleur au-dessous de la normale, la peau plutôt visqueuse. Il semble abattu et peu disposé à la conversation. Il a mangé un peu de hachis hier soir vers 6 heures et il a bu ensuite une cuillerée de bordeaux, avec deux cuillerées d'eau; à 8 heures, on lui a donné une potion tonique, à laquelle il attribue sa mauvaise nuit. Pendant ma visite il goûte d'un potage au vermicelle, mais il le rend immédiatement. Un enema lui a procuré une évacuation hier soir à 9 h. 1/2. Il s'est plaint d'une sensation de chaleur à l'hypocondre droit, et il dit que c'est le « fegato ». J'ai beau cependant examiner le foie, je n'y découvre ni enflure ni induration. Nous recommandons la continuation du même traitement, mais il est si capricieux, qu'il ne prend que fort irrégulièrement les médecines, ou bien il les prend à si petite dose, qu'elles ne produisent pas l'effet désiré.

19 AVRIL

Le docteur Antommarchi me fait ce rapport sur la nuit « La notte alquanto tranquillo Non ha vomitato A mezza notte ha mangiato poche patate Questa mattina polso piccolo e regolare, e ha mangiato una suppa di vermicelli » Je le trouve très calme Pouls à 76, l'état de la peau et la chaleur normaux La mine est meilleure, il paraît plus gai, il se juge plus fort Il s'est plaint ce matin d'une douleur à l'hypocondre droit, mais un enema lui ayant procuré une bonne évacuation alvine, cette douleur a maintenant complètement disparu Il dit que lorsqu'il se réveille de ses sommes, il sent au travers de l'estomac une chaleur qui lui donne des nausées et parfois le fait vomir Il a pris quelque nourriture en ma présence avec assez d'appétit. Continuer le même traitement

20 AVRIL

5 h soir — Le docteur Antommarchi m'informe

que Napoléon a passé une assez bonne nuit, si ce n'est que de 11 heures à 3 heures, il a été très incommodé par une forte sensation de chaleur à l'intestin, accompagnée de suffocation et de soif, et lorsqu'il essayait de boire, il ne le pouvait qu'avec difficulté. Je le trouve calme ; pouls à 72, chaleur normale. Son estomac a retenu ce qu'il a mangé depuis hier, un enema lui a procuré une bonne évacuation alvine ce matin, à 9 heures. Il se plaint beaucoup d'une douleur et d'une chaleur au scrobicule du cœur ; il a, dit-il, des nausées continuelles, et c'est seulement en se tenant bien tranquille qu'il évite de vomir. Il a pris un peu de nourriture ce matin. *Cont^r omnia ut antea.*

21 AVRIL

Le docteur Antommarchi me rapporte que le général Bonaparte « ha passato una buona notte. Non ha vomitato, ha mangiato duo volte nella notte. Questa mattina ha vomitato alla ore sette poco alimento ». Je le trouve très calme et il dit qu'il ne souffre

Pouls à 75, état de la peau et chaleur tout à fait normaux Un enema lui a procuré deux très bonnes évacuations alvines ce matin Continuer le même traitement

22 AVRIL

Il a passé une bonne nuit, a dormi quelques heures Il dit à présent que l'estomac est le siège de tout son mal Il y éprouvait ce matin une sensation de chaleur et de sécheresse, il souffrait aussi de suffocation Il a vomé un peu hier soir Ce matin, après l'absorption d'un peu de soupe, il a vomé encore davantage, il a rendu des aliments d'hier, non digérés, son estomac en a été fort soulagé Un enema lui a procuré une petite évacuation alvine L'urine laisse déposer un sédiment de couleur rouge brique Pouls à 84, plus faible qu'hier. J'ai essayé de lui faire accepter la médecine ci-après, et pour l'encourager à se rendre à notre désir, nous lui avons demandé de la prendre seulement une fois par jour, chaque matin, bien que, nous le savons bien, non

moins que trois fois seraient nécessaires, pour qu'elle soit à peu près efficace.

R. *Magnesiæ sulphatis* 3 v. j.

Solve in aqua ℥ v. j.

Adde Infus. Gentianæ ℥ v. j.

Tincturæ compositæ ejusdem ℥ ss.

M. f. mixtura, cujus sumat cochlearia duo amplā omne mane.

23 AVRIL

Pouls à 72, chaleur normale. Un enema lui a procuré une petite évacuation alvine ce matin. Il a vomé deux fois depuis ma dernière visite. Il a pris la médecine, qui ne lui a pas occasionné de gêne à l'estomac. Il se sent plus fort. *Cont^r mixtura.* — Même régime.

24 AVRIL

Il a été assez bien toute la journée. Il a mangé quelque chose de léger à 7 heures du soir, mais l'a rendu presque aussitôt. Il s'est trouvé à l'aise et a

dormi pendant la plus grande partie de la nuit Au rapport du docteur Antommarchi, il a eu un léger accès de fièvre hier soir à 9 heures Cependant son pouls est en ce moment à 78 et il n'y a pas d'accroissement de chaleur Il se plaint de grande faiblesse et de vertige Il a eu une bonne évacuation ce matin.
Cont^r ut anter

25 AVRIL

Le docteur Antommarchi me rapporte que Napoléon a passé une mauvaise nuit, qu'il a eu des vomissements fréquents et qu'il n'a pas dormi Son épuisement me paraît avoir augmenté depuis hier Pouls à 82, moins fort et moins plein Un enema lui a procuré une petite évacuation ce matin Il n'a pas pris la médecine *Repet^r omnia remedia ut heri*

6 h soir — Il est à peu près dans le même état que ce matin Il a eu à 4 heures de l'après-midi un accès de vomissement, au cours duquel il a rejeté tous les aliments de la journée Il n'a pas encore pris la médecine Insiste pour qu'il le fasse

26 AVRIL

Il a pris hier soir la médecine recommandée; il a eu une bonne évacuation, sans le secours d'un enema. A 1 heure du matin, il a vomi, m'a dit le docteur Antommarchi; il avait « molto febbre, era loquace ». Il s'est montré agité jusqu'à 3 heures, s'est alors endormi et ne s'est réveillé qu'à sept. Au moment de ma visite, il venait encore de vomir; on m'a montré les matières rejetées; c'étaient principalement des aliments d'hier soir et de ce matin, mélangés de phlegme, le tout d'une consistance filamenteuse; il crachait, pour se débarrasser la gorge, son pouls s'était un peu accéléré, marquait 86, et il avait une transpiration plus abondante que de coutume et visqueuse. Rapidement, le pouls est redescendu à 80, la chaleur est redevenue normale, la langue nette. Pas de soif. Il s'est plaint de son estomac et de son foie. Il m'a demandé — question qu'il m'avait déjà posée hier — quelle était à mon avis sa maladie. Je lui ai

répondu que je l'imaginai dans les organes digestifs. Il m'a demandé encore si je pensais que son foie fût affecté. J'ai répondu que j'avais très minutieusement examiné cet organe à différentes reprises, sans y découvrir ni induration, ni enflure, et qu'en conséquence je ne le croyais pas atteint. Il pouvait seulement pécher par un léger manque d'activité.

Le docteur Antommarchi a été d'accord avec moi pour poursuivre le même mode de traitement.

27 AVRIL

Le docteur Antommarchi m'a rapporté que Napoléon avait eu cette nuit de l'agitation et du cauchemar, et des vomissements fréquents depuis ma dernière visite. Je l'ai trouvé très abattu, il paraissait assoupi, j'étais depuis peu de temps avec lui lorsqu'il a été saisi de violents vomissements, et il a rendu quelque chose de noir et de pareil à du marc de café. Ces vomissements ont duré de 11 heures du matin, moment de ma visite, à 3 heures 1/2 de l'après-midi.

Napoléon s'est alors endormi. Durant tout ce temps, le pouls s'est tenu à 84, et la chaleur était normale. Il n'a pas eu d'évacuation; il n'a pas pris la médecine recommandée.

5 h. soir. — Il n'a plus rendu depuis qu'il s'est endormi; il est maintenant très tranquille, mais épuisé par les grands efforts qu'il a faits pour vomir. Il n'a pas encore pris la médecine. *Habeat enema statum, nec non applict^r emplastrum cumini ad regionem epigastricam.*

28 AVRIL

Il a vomi fréquemment durant la nuit et il continue à vomir; les matières rejetées par son estomac sont de couleur noire, grumeuses et parsemées de petites taches de sang. Pouls à 84, chaleur naturelle; il paraît fort épuisé, il parle avec incohérence. Pas d'évacuation; il n'en refuse pas moins obstinément de prendre médecine, il ne veut même pas d'un enema.

29 AVRIL

On a pu le décider hier soir à prendre un enema, qui a déterminé deux petites évacuations alvines Il a passé une nuit d'insomnie, a beaucoup délire Il a vomé trois fois depuis ma dernière visite, mais les vomissements sont maintenant moins abondants et moins noirs Il a dormi trois heures ce matin et depuis, il est tranquille Son pouls marque 87 La nuit dernière, il a arraché l'*Emp cumini* Il consent maintenant à ce qu'on lui mette un vésicatoire dans la région de l'estomac Moins d'égarement d'esprit qu'hier

℞ *Aquæ menthæ Sativa* ℥ iss,

Potassæ subcarbonatis ℥ i

Sacci Lim Recentis q s ad saturand

Tinturæ Colombæ minima XXX

Opii minima V

Misce ut fiat haustus 6^{ta} chaque hora sumendus

30 AVRIL

Le vésicatoire appliqué sur l'estomac a levé et le docteur Antommarchi lui en a posé deux autres cette nuit — à mon insu — sur la face interne des cuisses. Il a dormi quelques heures dans l'après-midi d'hier et au commencement de la nuit ; plus tard, il est resté éveillé, mais s'est montré tranquille. Il a vomi à plusieurs reprises, mais pas autant que précédemment et des matières moins noires. Chaleur générale et normale, pouls à 90, très régulier. Il n'a pas eu d'évacuation et ne veut pas prendre de médecine ; il ne veut même pas prendre de lavement. Il a plus de présence d'esprit. Il se tient calme dans son lit, il respire à l'aise. Le comte de Montholon me dit qu'il a eu le hoquet durant deux heures, ce matin. Nous renouvelons nos prescriptions, mais c'est bien en vain, car il refuse obstinément les remèdes. Il prend très peu de nourriture.

1^{er} MAI

Le docteur Antommarchi m'a envoyé chercher hier soir entre onze heures et minuit ; Napoléon Bonaparte, m'a-t-il appris, venait d'être saisi d'un accès de froid, accompagné de grande angoisse et de dyspnée et suivi de hoquet. Mais quand je suis arrivé dans la chambre, l'accès était passé et Napoléon se retrouvait à peu près dans le même état qu'au moment de ma dernière visite. Il me paraît ce matin beaucoup plus mal, il semble avoir plus d'angoisse que de coutume. Le pouls a monté à 96, la peau est un peu visqueuse, et la chaleur au-dessous de la normale. Il a le hoquet et divague, il ne prend pas de nourriture et refuse toujours de prendre médecine, mais un *enema* a déterminé une copieuse évacuation.

2 MAI

2 heures de l'après-midi — Aggravation des

symptômes, hoquet presque continuel, agitation, oppression et respiration difficile. Chaleur uniforme, extrémités chaudes. Vomissements, ce matin. Pouls petit, et à 102. La bouche est humide, la salive très visqueuse. Napoléon est tranquille par moments et dort un peu. Il n'a pas eu d'évacuation alvine.

4 heures soir. — Pouls à 108.

3 MAI

Il a dormi cette nuit de 10 heures à trois. Au réveil, il est resté plusieurs heures dans un état d'insensibilité. Il est maintenant fort agité et fort angoissé. Pouls à 100, petit et faible. Il n'a pas eu d'évacuation depuis le matin du 1^{er}. Chaleur générale et normale. Il n'a pas vomi depuis hier soir et alors il a vomi très peu. Le hoquet continue. Mine accablée. Par moments il délire; articule indistinctement. J'ai proposé ce matin au docteur Antommarchi de libérer les voies digestives au moyen d'un enema, mais il a fait des objections. Quelques heures plus

tard, j'ai examiné de nouveau le général Bonaparte et j'ai trouvé tous les symptômes aggravés, avec l'addition d'un ballonnement du ventre. J'ai alors déclaré au docteur Antommarchi qu'il était absolument nécessaire de dégager les intestins, d'une manière ou d'une autre, et considérant l'aversion du malade pour les médecines j'ai conseillé le calomel, facile à lui faire prendre à son insu. Le docteur Antommarchi a encore fait des objections. Cependant nous avons tenu une consultation avec les docteurs Shortt et Mitchell, ils n'ont pas vu le malade, mais, sur nos explications, ils ont opiné aussi pour le calomel, dont 10 grains ont été administrés, à 6 heures du soir.

4 MAI

Le calomel a commence à opérer à 11 heures 1/2 hier soir et il a déterminé, à ce moment, une très abondante évacuation, fétide et de la couleur du goudron. Cinq autres ont suivi, pareilles. Mais le malade se montre plus agité et plus angoissé, son

hoquet continue et il est dans un état d'extrême débilité. Son pouls est petit, faible, aisément compressible. Napoléon est plus sensible aux objets qui l'entourent, il parle avec cohérence et articule mieux. Pour diminuer son hoquet nous lui donnons *Tincturæ opii minima et Splus æther Vit 3 p.*

Recommandé des soupes et un peu de vin pour soutenir ses forces.

5 MAI

On m'a demandé à 6 heures ce matin. Napoléon venait d'avoir un instant auparavant un vomissement ressemblant à du marc de café. La dyspnée était grande maintenant, il avait totalement perdu le tonus musculaire et le pouvoir de déglutition ; sa mâchoire inférieure tombait, ses yeux étaient fixes. Son pouls, petit, faible, intermittent, aisément compressible, variait de 102 à 110. La chaleur était générale, les extrémités chaudes.

Il avait eu une évacuation involontaire au moment où il vomissait. Il avait pris hier une bonne quanti-

té de nourriture et je l'avais laissé à 9 heures du soir sommeillant et respirant facilement ; au dire de ses serviteurs, la nuit, en somme, avait été assez bonne.

Pour tout essayer, et bien qu'il fût mourant, on lui a mis des sinapismes aux pieds, des vésicatoires aux jambes et au sternum. Ni sinapismes ni vésicatoires n'ont eu d'effet, et tous les symptômes se sont aggravés jusqu'à 5 heures 45 minutes du soir, moment où il a expiré.

PROCÈS-VERBAL OFFICIEL DE L'AUTOPSIE

DU 6 MAI 1821

AVEC UN DÉTAIL INÉDIT

Extérieurement, le corps paraissait très gras. Une première incision, pratiquée de haut en bas, le long de la ligne médiane, a montré que le sternum était recouvert de plus d'un pouce de graisse, et l'abdomen d'un pouce et demi.

Après avoir sectionné les cartilages costaux, on a exploré la région thoracique. Une légère adhérence entre les deux feuillets de la plèvre gauche a été constatée ; on a trouvé trois onces d'un liquide rougeâtre dans la cavité gauche, et près de huit dans la cavité droite. Les poumons étaient absolument sains. Le péricarde, normal, contenait une once de liquide environ. Le cœur avait le volume ordinaire, mais il était chargé d'une épaisse couche de graisse ; les ven-

tricules et les oreillettes ne présentaient rien de particulier, mais la partie musculuse semblait un peu plus pâle que d'habitude.

On est passé à l'abdomen. L'épiploon était extraordinairement gras. Lorsqu'on a examiné l'estomac, on s'est aperçu qu'il était le siège d'une lésion fort étendue. Il adhéraît par toute sa partie supérieure à la concavité du lobe gauche du foie. On l'a détaché et on a découvert, à un pouce du pylore, et assez grand pour introduire le petit doigt, un ulcère qui avait perforé les parois. La surface interne du viscère n'était plus qu'un amas de matières cancéreuses ou de squirres en évolution. L'extrémité cardiaque, sur un petit espace dans le voisinage de l'œsophage, demeurait la seule portion indemne. Une matière fluide abondante, semblable à du marc de café, remplissait en outre l'estomac.

Le foie était uni au diaphragme sur la face convexe de son lobe gauche, mais, sauf les adhérences occasionnées par la maladie de l'estomac, il ne présentait rien de malsain (1).

(1) Une note d'Hudson Lowe (British Museum Additional

Le reste des viscères abdominaux était en bon état.
On a observé une légère particularité dans la conformation du rein gauche.

(Signé) THOMAS SHORRT, médecin principal.
ARCH. ARNOTT, docteur chirurgien
du 20^e régiment.

CHARLES MITCHELL, docteur, chirurgien du vaisseau de S. M. le *Vigo*.

FRANCIS BURTON, docteur, chirurgien du 66^e régiment.

MATHEW LIVINGSTONE, chirurgien au service de la Compagnie des Indes.

Manuscripts, t. 20157, fol. 20) révèle qu'un changement de texte léger, mais dont on appréciera l'importance, a été fait dans ce paragraphe. Il disait d'abord : « *Le foie était peut-être un peu plus gros qu'il n'est ordinaire.* »

RAPPORT

DU D^r ANTOMMARCHI SUR L'AUTOPSIE, REMIS AUX COMTES
BERTRAND ET DE MONTHOLON, LE 8 MAI 1821.

Je soussigné, François Antommarchi, chirurgien ordinaire de l'Empereur Napoléon, en exécution des ordres qui m'ont été donnés par les comtes Bertrand et Montholon, j'ai procédé à l'ouverture du corps de l'Empereur Napoléon.

Ayant ouvert les cavités du thorax et de l'estomac, j'ai observé ce qui suit :

1^o La face extérieure convexe du poumon gauche adhérente en différents points à la plèvre costale correspondante;

2^o Environ trois onces d'humeur lymphatique dans le sac de la plèvre costale gauche;

3° Environ huit onces du même liquide lymphatique dans le sac de la plèvre costale droite;

4° Les poumons dans un état naturel;

5° Le cœur dans un bon état, enveloppé dans son péricardium et recouvert d'un peu de graisse;

6° L'estomac, les intestins, le foie, la rate et le grand amentum (1) à leur place naturelle;

7° La face supérieure convexe du lobe gauche du foie adhérente à la partie correspondante de la face concave du diaphragme;

8° La face inférieure concave dudit lobe fortement adhérente à la face antérieure et à la petite courbure de l'estomac, ainsi qu'au petit amentum (2);

9° Ayant détaché avec soin, tant avec le scalpel qu'avec les doigts, lesdites adhérences, j'ai observé que l'adhérence de la face concave du lobe gauche du foie formait un trou du diamètre d'environ trois lignes dans la face antérieure de l'estomac, près son extrémité droite;

10° Ayant ouvert l'estomac, derrière sa grande

(1) L'épiploon.

(2) Petit épiploon.

courbure, j'ai observé qu'il était rempli en partie d'une substance liquide, noirâtre, d'une odeur piquante et désagréable,

11° Ayant ôté ledit liquide, j'ai observé un ulcère cancéreux fort étendu, qui occupait spécialement la partie supérieure de la face interne de l'estomac, et s'étendait de l'orifice du cardia jusqu'à environ un pouce du pilorum,

12° Sur le bord de cet ulcère, vers le pilorum, j'ai reconnu le trou ci dessus désigné (art 9), produit par corrosion ulcéreuse des parois de l'estomac,

13° Les parois ulcéreuses de l'estomac étaient considérablement gonflées et endurcies,

14° Entre l'ulcère et le pilorum, et contigus à l'ulcère, j'ai observé un gonflement et une dureté squirreuse de la largeur de quelques lignes, qui occupaient circulairement l'extrémité droite de l'estomac,

15° Le foie était engorge et d'une grosseur plus que naturelle,

16° Tous les intestins étaient en bon état, mais remplis d'air

Signé FRANÇOIS ANTONMARCHI

RÉCIT DE L'AUTOPSIE

DONNÉ PAR LE D^r ANTONMARCHI DANS SON LIVRE :

« LES DERNIERS MOMENTS DE NAPOLÉON ».

L'Empereur avait considérablement maigri, depuis mon arrivée à Sainte-Hélène ; il n'était pas en volume le quart de ce qu'il était auparavant.

Le visage et le corps étaient pâles, mais sans altération, sans aspect cadavéreux. La physionomie était belle, les yeux fermés, et on eût dit non que l'Empereur était mort, mais qu'il dormait d'un profond sommeil. Sa bouche conservait l'expression du sourire, à cela près que du côté gauche elle était légèrement contractée par le rire sardonique.

Le corps présentait la plaie d'un cautère au bras gauche, et plusieurs cicatrices, savoir : une à la tête, trois à la jambe gauche, dont une sur le malléole externe, une cinquième à l'extrémité du doigt annu-

laire ; enfin, il y en avait un assez grand nombre sur la cuisse gauche.

La hauteur totale, du sommet de la tête aux talons, était de cinq pieds deux pouces et quatre lignes.

L'étendue comprise entre les deux bras, en partant des extrémités des deux doigts du milieu, était de cinq pieds deux pouces.

De la symphise du pubis au sommet de la tête, il y avait deux pieds sept pouces quatre lignes.

Du pubis au calcaneum, deux pieds sept pouces.

Du sommet de la tête au menton, sept pouces et six lignes.

La tête avait vingt pouces et dix lignes de circonférence , le front était haut, les tempes légèrement déprimées, les régions occipitales très fortes et très évasées

Cheveux rares et de couleur châtain clair

Cou un peu court, mais assez normal.

Poitrine large et d'une bonne conformation

Abdomen très météorisé et volumineux.

Les mains, les pieds un peu petits, mais beaux et bien faits.

3. *Staphylococcus aureus* 4. *Staphylococcus aureus*

[illegible]

Before entering the field, we must establish the proper perspective on the system and the role of the system in the overall system. The system is a part of the overall system, and it is important to understand the role of the system in the overall system. The system is a part of the overall system, and it is important to understand the role of the system in the overall system.

- [illegible]

Exsudation molle, transparente et diffluentre revêtant dans toute leur étendue les deux parties ordinairement contiguës de la face interne du péritoine

Le grand épiploon était en état normal

La rate et le foie étaient très volumineux et gorgés de sang ; le tissu du foie, d'un rouge brun, ne présentait du reste aucune altération notable de structure Une bile extrêmement épaisse et grumeleuse remplissait et distendait la vésicule biliaire. Le foie, qui était affecté d'hépatite chronique, était uni intimement par sa face convexe au diaphragme, l'adhérence se prolongeait dans toute son étendue, elle était forte, celluleuse et ancienne La face concave du lobe gauche adhérait immédiatement et fortement à la partie correspondante de l'estomac, surtout le long de la petite courbure de cet organe, ainsi qu'au petit épiploon Dans tous ces points de contact, le lobe était sensiblement épais, gonflé et durci.

L'estomac parut d'abord dans un état des plus sains, nulle trace d'irritation ou de phlegmon, la membrane péritonéale se présentait sous les meilleures apparences Mais, en examinant cet organe avec soin,

je découvris sur la face antérieure, vers la petite courbure et à trois travers de doigt du pylore, un léger engorgement comme squirreux, très peu étendu et exactement circonscrit. L'estomac était percé de part en part dans le centre de cette petite induration. L'adhérence de cette partie au lobe gauche du foie en bouchait l'ouverture.

Le volume de l'estomac était plus petit qu'il ne l'est ordinairement.

En ouvrant ce viscère le long de sa grande courbure, je reconnus qu'une partie de sa capacité était remplie par une quantité considérable de matières faiblement consistantes et mêlées à beaucoup de glaires très épaisses et d'une couleur analogue à celle du marc de café ; elles répandaient une odeur âcre et infecte. Ces matières retirées, la membrane *plus composée* ou muqueuse de l'estomac se trouva dans son état normal, depuis le petit jusqu'au grand cul-de-sac de ce viscère, en suivant la grande courbure : Presque tout le reste de la surface interne de cet organe était occupé par un ulcère cancéreux qui avait son centre à la partie supérieure, le long de la

vide et très rétrécie, renfermait une certaine quantité de gravier mêlé avec quelques petits calculs. De nombreuses plaques rouges étaient éparses sur la membrane *plus composée* ou muqueuse, les parois de cet organe étaient en état anormal

NOTE INÉDITE SUR L'AUTOPSIE

ADRESSÉE LE 12 SEPT. 1823 A HUDSON LOWE PAR LE
CHIRURGIEN MILITAIRE ANGLAIS HENRI (1).

En contradiction avec l'existence agitée et le caractère du défunt, la figure avait une expression remarquablement calme et qui suggérait la douceur, l'aménité. Les traits étaient réguliers et furent même trouvés beaux. On ne toucha pas à la tête. Elle était grosse et devait avoir été disproportionnée même dans la jeunesse. Le front était large et uni ; les organes de la combativité, de la philogéniture et de la causalité fortement accusés.

Le corps était chargé de graisse. Il y en avait un pouce et plus sur le sternum, dont l'os affleure en général ; un pouce et demi, peut-être deux pouces à l'abdomen.

(1) British Museum, Add. Mss., t. 202-14, fol. 200-201.

La peau parut extrêmement blanche et délicate, les bras et les mains aussi. Somme toute, le corps entier était frêle et féminin d'aspect. Le système pileux existait à peine : les cheveux étaient fins et soyeux. Le pubis ressemblait beaucoup au mont de Vénus chez les femmes. Les muscles de la poitrine étaient peu développés, les épaules étroites et les hanches larges.

Deux cicatrices furent observées dans le dos, petites. Une troisième se voyait à la jambe gauche, près de la cheville, et encore une marque laissée par un cautère, au bras gauche, dans le voisinage de l'épaule. Les cicatrices du dos provenaient probablement de furoncles ou de petits ulcères, mais celle de la jambe semblait avoir été occasionnée par une blessure.

Le thorax ayant été ouvert, on constata une légère adhérence, entre la plèvre viscérale gauche et la plèvre costale correspondante, on trouva quatre onces environ d'un liquide rougeâtre dans la cavité gauche, et presque huit dans la cavité droite. Les poumons étaient parfaitement sains. Le péricarde,

complètement normal, contenait une once de liquide. Le cœur était petit, mais proportionné au corps, tout au moins quand celui-ci n'était pas encore empâté et bouffi. Une épaisse couche de graisse recouvrait l'organe ; ses oreillettes et ses ventricules étaient sains, mais la partie musculuse des ventricules semblait un peu plus pâle que d'habitude.

On explora l'abdomen. L'épiploon était très gras. Quand on mit à nu l'estomac, on vit que la surface supérieure adhéraît sur une grande étendue à la concavité du lobe gauche du foie. La séparation opérée — non sans beaucoup de difficulté — la nature et la gravité de la maladie qui avait provoqué le décès éclatèrent aux yeux. Toute la surface interne de l'estomac montrait un amas d'ulcérations cancéreuses ou de squirres en rapide évolution vers le cancer. Le pylore était le foyer du mal rongeur ; un trou s'y trouvait, dans lequel celui qui écrit ces lignes introduisit le doigt. Le foie, par son adhérence, fermait ce trou ; sans cette circonstance, la mort serait survenue dès la perforation. Il n'y avait pas trace que le foie eût souffert de son contact avec les matières

qui passaient par le canal alimentaire. Un fluide pareil à du marc de café remplissait l'estomac, dont les importantes fonctions ne pouvaient plus être accomplies que par une mince portion indemne, un anneau qui entourait l'extrémité cardiaque, tout près de l'entrée de l'œsophage.

On avait affirmé avec tant d'assurance que le défunt souffrait d'une hypertrophie et d'une inflammation chroniques du foie, que presque tout le monde s'attendait à ce que ce viscère fût trouvé malade aussi. Quand donc on l'examina ensuite, les visages exprimèrent une attention anxieuse. M. Antommarchi fit une incision, il croyait voir jaillir un flot de pus de l'abcès qu'on imaginait, mais il n'y avait aucun abcès, pas d'inflammation non plus, pas d'enflure. Le foie était du volume ordinaire et parfaitement sain dans sa texture interne. Une adhérence légère unissait la face convexe de son lobe gauche au diaphragme, elle semblait une conséquence et la continuation de l'adhérence observée entre le foie et l'estomac.

La vésicule biliaire était de la dimension et de la

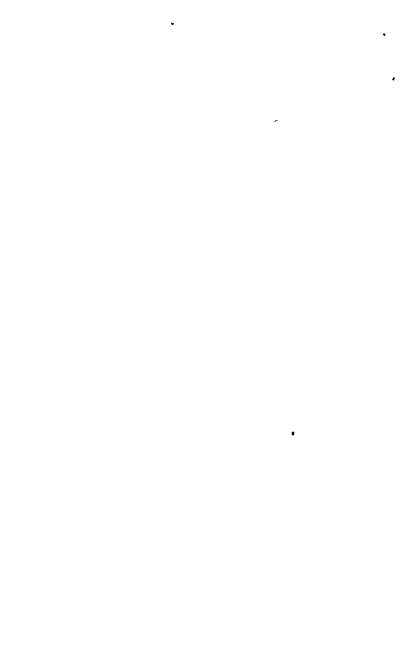
structure habituelles ; elle ne contenait pas de calculs, mais seulement de la bile, en quantité ordinaire et de composition normale, selon toute apparence.

La rate, le pancréas et les intestins étaient sains. Les reins étaient enfouis dans une épaisse couche de graisse. Le rein gauche était d'un tiers plus gros que le droit ; cette particularité semblait de naissance. La vessie était petite et contenait quelques graviers. Le penis et les testicules étaient très petits aussi, et tout le système génital paraissait expliquer l'absence de désir sexuel et la chasteté qu'on disait avoir été particuliers au défunt.

Signé : W. HENRY.



TABLE



PRÉFACE.....	5
I. LA MALADIE DE NAPOLEON... ..	21
II. L'AGONIE ET LA MORT DE L'EMPEREUR (JOURNAL INÉDIT D'HUDSON LOWE).....	67
III. LES CAUSES DE LA MORT.....	173
APPENDICE :	
Bulletins du Dr Arnott du 1 ^{er} avril au 5 mai 1821, dans la forme <i>inédite</i> où ils ont été délivrés à Hudson Lowe.....	193
Procès-verbal officiel de l'autopsie du 6 mai 1821, avec un détail <i>inédit</i>	225
Rapport du Dr Antommarchi sur l'autopsie, re- mis aux comtes Bertrand et de Montholon, le 8 mai 1821.....	228
Récit de l'autopsie donné par le Dr Antommar- chi dans son livre : <i>Les derniers moments de Napoléon</i>	231
Note <i>inédite</i> sur l'autopsie adressée le 12 sep- tembre 1823 à Hudson Lowe par le chirur- gien militaire anglais Henry.....	241

ACHEVE D'IMPRIMER

le dix novembre mil neuf cent dix

PAR

BLAIS & ROY

A POITIERS

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

